

m é m o i r e

Les Cahiers d'Afrique du Nord

plurielle



N° 48 - juin - 2006. Paraît tous les trimestres.
Publication éditée par Mémoire d'Afrique du Nord.

Sommaire

Les médailles, images et textes de la revue sont de Philippe Escandre.

Éditorial	
Mosaïque pour une vie, Jeanine de la Hogue	3
<hr/>	
Communications et transports	
Des chemins pour les hommes, Collectif	5
<hr/>	
Travaux	
Des travaux et des jours, Collectif	11
Le découvreur modeste du trésor des phosphates : Philippe Thomas, Annie Krieger-Krynicky	15
La construction du port de Casa, Marie-Claire Micouleau-Sicault	23
<hr/>	
Agriculture, élevage	
<i>Ense et aratro</i> selon la formule de Bugeaud, Collectif	27
À la recherche du cactus idéal, Annie Krieger-Krynicky	32
<hr/>	
Médecine	
Soigner, guérir, le plus beau métier du monde, Collectif	34
Un hôpital sous les sables, Marie-Claire Micouleau-Sicault	40
La diphtérie des volailles en Tunisie : une épidémie dramatique, Annie Krieger-Krynicky	43
<hr/>	
Médecine	
Mémoire d'un enseignement, Collectif	45

Mémoire plurielle, Les Cahiers d'Afrique du Nord. N° 48

Éditée par Mémoire d'Afrique du Nord, 119, rue de l'Ouest, 75014 Paris. Tél.-Fax : 01 45 42 78 75.

www.memoireafriquedunord.net

Directeur de la publication: Jeanine de la Hogue,

Équipe rédactionnelle: Jeanine de la Hogue, Anne-Marie Briat, Odette Goinard, Annie Krieger-Krynicky, Marie-Claire Micouleau-Sicault, Yves Richardot, Patrice Sanguy, Rémi de Vulpillières.

Trésorier: Yves Richardot.

Adhésions à Mémoire d'Afrique du Nord:

cotisation + abonnement à *Mémoire plurielle*, *actif* à partir de 19 €,

bienfaiteur: à partir de 28 €, *donateur*: à partir de 50 €

Le numéro: 5 €, le numéro double 7€

Réalisation: Coriat

Impression: Promoprint

Commission paritaire: n° 0106G.78541 ISSN: 1 284-43 221

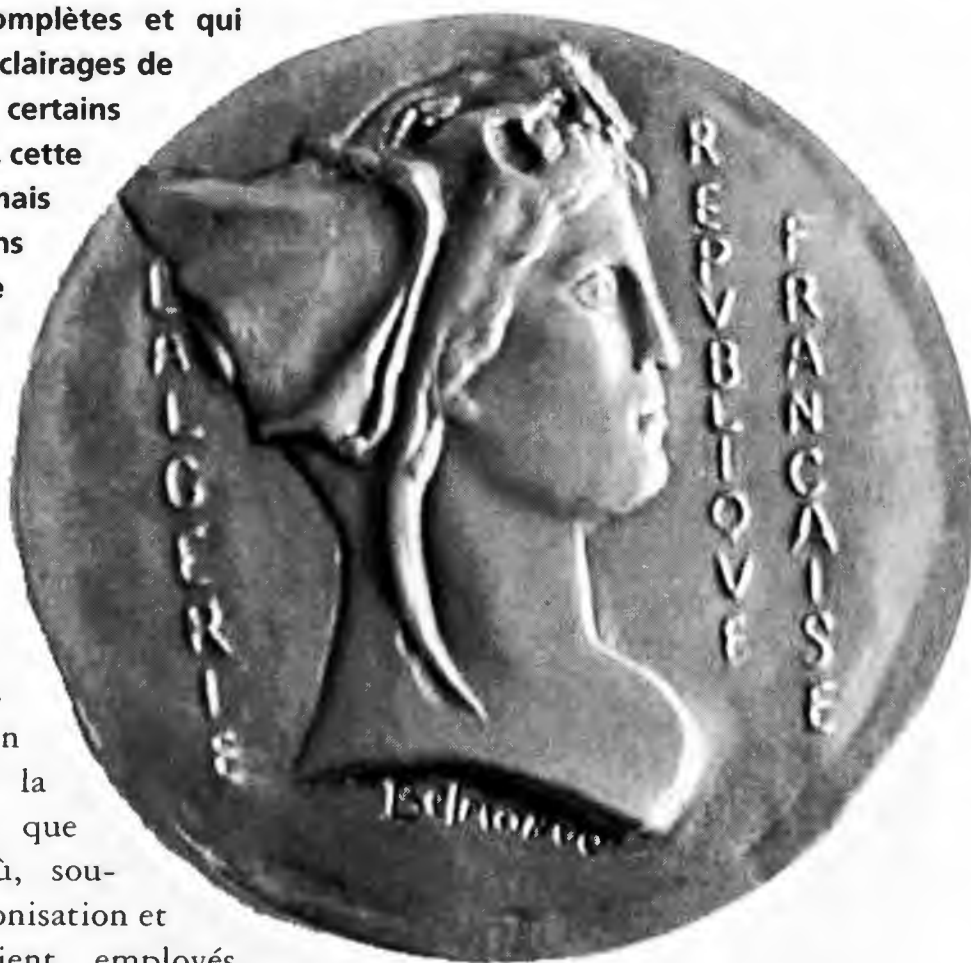
© Mémoire d'Afrique du Nord

Mosaïque pour une vie

Jeanine de la Hogue

La présentation de ce numéro est illustrée par quelques médailles. Elles sont loin, bien entendu, de couvrir toute l'histoire de notre pays en Afrique du Nord. Mais elles évoquent ces mosaïques romaines, souvent très incomplètes et qui sont comme des éclairages de ce que furent certains moments de la vie, cette vie si discutée mais aussi qui reste dans une œuvre encore bien présente.

Ce numéro nous a été inspiré par deux faits concomitants : l'accumulation de discours, de textes sur la colonisation et dans lesquels la vérité était plus que malmenée (et où, souvent, les mots colonisation et colonialisme étaient employés l'un pour l'autre). Le deuxième fait vient du rangement (en vue d'informatisation) de notre bibliothèque qui nous a permis de retrouver et de relire avec plaisir certains ouvrages. Et, parmi eux, nous nous sommes attardés sur celui de Philippe Escande, *Les Médailles d'Algérie*, publié en 1996 chez notre ami, l'éditeur Jean Curutchet.



Représentation inspirée d'une statue romaine de Cherchell, signée Belmondo.

Et c'est très chaleureusement que nous le remercions de sa participation, essentielle à ce numéro particulier.

Sans pouvoir, ni vouloir être exhaustifs dans notre propos, cette concomitance de faits nous a paru très favorable à un travail de mémoire, venant fort à propos pour susciter une réflexion.

Ce numéro, dont le thème général s'apparente à une sorte de mosaïque d'histoire, s'articule donc sur des médailles. C'est à propos de certaines d'entre elles que nous publions des textes, dénués de toute intention polémique, mais seulement basés sur des faits historiques.

La présence française, en particulier en Algérie (les médailles s'y rapportant exclusivement), a donné lieu à un certain nombre de travaux que nous avons regroupés en six chapitres: transports (routes, chemins de fer, ports, aviation), santé publique, travaux et découvertes, agriculture et élevage, enseignement.

Nous avons donné à ces chapitres des titres qui pouvaient, du moins nous l'espérons, vous donner envie d'entrer dans ces sujets, incités aussi et surtout par toutes les médailles que Philippe Escande nous a permis de reproduire, ainsi que par la bibliographie dont nous accompagnons les articles et qui vous permettra d'approfondir le sujet.

Malgré l'absence de médailles pour le Maroc et la Tunisie, ces pays sont présents par plusieurs articles. Ainsi, Marie-Claire

Micouleau nous raconte la construction du port de Casablanca et, dans un autre article, nous parle d'un hôpital souterrain dans le sud marocain. Annie Krieger, pour la Tunisie, nous donne trois articles, l'un sur la découverte des phosphates, un autre sur la recherche d'un cactus sans épines, un autre enfin sur une étonnante grippe aviaire.

Indépendamment des textes de Philippe Escande, qui accompagnent la reproduction des médailles, nous avons utilisé, comme textes de présentation des grands chapitres, des articles parus dans un ouvrage collectif, également publié chez Jean Curutchet: *Des chemins et des hommes, la France en Algérie de 1830 à 1962*, par Anne-Marie Briat, Jeanine de la Hogue, André Appel, Marc Baroli.

Chaque article de cet ouvrage est le fruit de la collaboration des quatre auteurs qui ont volontairement choisi de ne pas signer leurs textes. Ceci pour mieux marquer l'intérêt d'un travail dont la documentation rigoureuse a été recherchée par chacun et l'écriture faite en commun.

La participation des troupes d'Afrique du Nord à la libération de la France est aussi une de nos préoccupations. Nous avons déjà consacré un numéro au débarquement en Provence¹ et nous pensons, grâce à de nouvelles collaborations, vous offrir, sur ce sujet, un prochain numéro tout aussi documenté. ■

1. *Mémoire Plurielle* n° 41-42 septembre-octobre 2004.

Des chemins pour les hommes

Les travaux publics, nécessaires aux besoins vitaux de l'Algérie, ont débuté dès 1831. Entrepris par l'armée dans un premier temps pour relier les camps, les villes et les ports, le réseau routier a été très vite confié au Service des Ponts et Chaussées métropolitain qui réalisa, en dépit de conditions géographiques difficiles, un équipement routier considérable. C'est ainsi qu'en 1960 les voies routières couvrent quelque 80 000 km représentant 44 routes nationales et leurs annexes, des réseaux secondaires, des pistes forestières et des pénétrantes dans le désert. Au Sahara, dès 1954, 530 km étaient revêtus en dur, et les exploitations pétrolières étaient reliées par des chaussées modernes.

La construction du réseau de chemin de fer, décidée dès 1857, fut d'abord l'œuvre de plusieurs compagnies opérant chacune dans des secteurs différents. Le réseau fut ensuite unifié et complété par la Compagnie des Chemins de Fer Algériens (C.F.A.) dont les ins-



Route en corniche entre Constantine et Philippeville.



tallations techniques étaient, à la veille de la Seconde Guerre mondiale, comparables à celles de la métropole. En 1942, d'énormes efforts durent être accomplis par les C.F.A. afin de rendre opérationnel le réseau pour le transport des troupes et du matériel vers la Tunisie et aider ainsi à la libération de l'Afrique du Nord. Constamment augmenté, équipé, modernisé, l'appareil ferroviaire de l'Algérie a joué un rôle économique et humain très important en reliant les villes et villages du littoral et de l'intérieur jusque dans l'extrême sud.

De 1830 à 1960, les travaux portuaires entrepris en Algérie ont été considérables. Plus de vingt ports ont

été créés ou aménagés mettant, à l'époque, Alger au troisième rang des ports français pour le trafic et le mouvement des passagers. Quand l'avion détrôna le bateau, les deux compagnies maritimes Mixte et Transatlantique s'associèrent pour fonder, après 1945, Air Algérie. Les aérodromes de Maison-Blanche et de la Senia s'adaptèrent alors à la rapide croissance du trafic aérien. Dans les années 50, avec la découverte du pétrole notamment, les besoins de transport aériens augmentèrent considérablement et l'Algérie et le Sahara se couvrirent d'un réseau très dense alors que s'intensifiait l'activité aérienne entre la France et l'Algérie. ■

Chemins de fer décrétés - 1857

Avers: Tête nue de l'Empereur, à gauche.

En légende: Napoléon III Empereur.

Signature: Bouvy.

Revers: Dans le champ, entouré d'une couronne de feuilles de chêne, inscription sur cinq lignes: Chemins de fer décrétés le 8 avril 1857 l'Algérie reconnaissante.

En légende: le mar^{al} cte Randon, gouverneur gé^{al} - le mar^{al} cte Vaillant, min^{re} de la Guerre.

Métal: argent, cuivre - Poinçon: main indicatrice - Diamètre: 27 mm et 50 mm



Le décret du 8 avril 1857 spécifiait: « Il sera créé en Algérie un réseau de chemin de fer embrassant les trois provinces. Ce réseau se composera

1° - d'une ligne parallèle à la mer, à l'Est, d'Alger à Constantine en passant par ou près d'Aumale et de Sétif, et à l'Ouest, d'Alger à Oran en passant par ou près de Blida, Orléansville, Saint-Denis-du-Sig et Sainte-Barbe.

2° - de lignes partant des principaux ports et aboutissant à la ligne parallèle à la mer. »

La première voie ferrée construite en Algérie fut la ligne Alger-Blida dont la

construction débuta le 12 décembre 1859; l'inauguration eut lieu le 15 août 1862 et fut l'occasion de fêtes particulièrement brillantes. Théophile Gautier, l'auteur célèbre, envoyé de Paris par un grand journal, en fit le reportage en ces termes: « Le soleil du 15 août 1862 se leva au bruit des salves d'artillerie qui annonçaient les solennités du jour. L'Algérie, pour célébrer dignement avec toute la France la fête de l'Empereur, ajoutait au programme des réjouissances ordinaires, l'inauguration de son premier chemin de fer. Cette première ligne de rails qui réunit Alger à Blida n'est point longue, cinquante kilomètres; mais c'est le commencement d'un réseau qui va bientôt s'étendre de tous les côtés sur le territoire de notre belle colonie; c'est un avenir plein de promesses qui s'ouvre pour la France africaine... »





Ouverture de la ligne Alger-Constantine - 1886

Avers: Deux femmes, symbolisant respectivement Alger et Constantine, s'embrassent. En arrière-plan, évocation d'Alger et de son port, à gauche, et de Constantine sur son rocher, à droite.

En légende: Ouverture de la ligne d'Alger à Constantine.

À l'exergue: 3 NOVEMBRE MDCCCLXXXVI.

Signature: O. Roty.

Revers: Allégorie représentant la Richesse, sur sa roue, tenant une corne d'abondance. Dans le champ, sur vingt-cinq lignes, la liste des textes constituant la Compagnie, des membres du Conseil d'Administration, des premiers concessionnaires et des ingénieurs de la construction.

En légende: Compagnie des Chemins de Fer de l'Est Algérien.

Métal: bronze - Poinçon: corne - Diamètre: 68 mm.



À l'époque de cette inauguration, le réseau ferré d'Algérie comptait environ 2 500 km de voie normale, exploitée par cinq compagnies: C^{ie} Paris-Lyon-Méditerranée, C^{ie} de l'Est-Algérien, C^{ie} de Bône-Guelma et prolongements, C^{ie} Franco-Algérienne et C^{ie} de l'Ouest Algérien.

Concours des gares fleuries – 1912

Avers: Dans le champ, une femme, un râteau appuyé contre son bras, s'éponge le front; au-dessus d'elle, un personnage ailé, tenant une corne d'abondance, tend une couronne au-dessus de sa tête. Derrière elle un paysage champêtre.

Signature: A. Desaide édit.

Revers: Dans le champ, entouré d'une couronne de fruits et de fleurs, un cartouche portant l'inscription société d'horticulture et d'agriculture d'Oran – concours des gares fleuries 1912.

À l'exergue: Cartouche ouvragé portant l'attribution gravée 3^e prix à M. A. Riou.

Métal: bronze - Poinçon de fabricant -
Diamètre: 58 mm.



Mise en service du paquebot « Ville d'Alger » -1935

Avers: Un cavalier indigène, richement vêtu, fait cabrer son cheval. En arrière-plan, une vue ancienne de la ville d'Alger et de son port où l'on voit un trois-mâts.

À l'exergue: 1830-1935.

Signature: Raymond Delamarre 1935.

Revers: Dans le champ, le paquebot vu de profil, naviguant vers la droite, encadré par le plan du port de Marseille en haut et celui du port d'Alger en bas; inscription mer Méditerranée entre les deux. Dans la partie supérieure de la médaille Compagnie Générale Transatlantique; dans la partie inférieure: Ville d'Alger 1935.

Métal: argent, bronze - Poinçon: corne -
Diamètre 68 mm.

L'auteur semble avoir été inspiré par une aquarelle faite par le capitaine d'artillerie Le Blant en 1835, conservée au Musée de Chantilly, représentant le colonel Yusuf à cheval.

Le paquebot *Ville d'Alger*, de 8820 tonnes, 148 mètres de long, pouvait transporter 1014 passagers répartis en quatre classes à une vitesse de plus de 20 nœuds. La publicité de l'époque faisait valoir que, partant à 15 heures d'Alger, le voyageur pouvait être le lendemain avant 20 heures à Paris, grâce au train-paquebot qui l'attendait au débarquement à Marseille.

Premier voyage en avion Alger-Marseille-Alger

Avers: Têtes de profil des aviateurs, à gauche
Légende: capitaine Colé, lieutenant Roget.
Inscription sur cinq lignes: Au capitaine Colé
au lieutenant Roget, premiers navigateurs de
l'air qui firent en avion dans la même journée
l'aller et le retour glorieux Marseille-Alger le
26 janvier 1919.

Signature: J.-C. Achard 1920.



Revers: Dans le champ, un méhariste regarde arriver un avion; devant lui, une mosquée avec coupole et minaret.

Légende: Marseille-Alger



Métal: bronze - Poinçon de fabricant -
Diamètre 52 mm.

La Compagnie générale aéropostale a entrepris l'exploitation de la ligne Marseille-Alger, le 1^{er} août 1928. Les premiers mois furent consacrés à l'étude méthodique du parcours, à la mise au point du matériel, à l'entraînement du personnel, au perfectionnement du service de liaison par T.S.F., condition primordiale pour des transports aériens au-dessus de la mer.

Aux garanties que pouvait donner cette organisation, vint s'ajouter la possibilité d'escale aux îles Baléares qui, admise à titre provisoire au début de l'année 1928, fut accordée définitivement à la suite de la signature, en mars de la même année, de la Convention aérienne franco-espagnole.

De ce fait, les hydravions de la ligne Marseille-Alger ont la faculté de relâcher à mi-parcours, lorsqu'ils y sont contraints par les circonstances atmosphériques.

Le service, d'abord tri-hebdomadaires, est devenu quotidien depuis le 1^{er} octobre 1929.

Dans les six derniers mois de la période de service tri-hebdomadaire, 153 traversées, représentant un total de 123 000 kilomètres, ont été effectuées avec une régularité dépassant 98 %, résultat très satisfaisant pour une période d'organisation et pour un parcours représentant la plus longue ligne aérienne du monde exploitée commercialement sur un trajet maritime (800 km).

Des travaux et des jours

L'équipement du pays et les grands travaux ont transformé le visage de l'Algérie, utilisant les techniques les plus modernes pour mettre en valeur les ressources naturelles.

L'Algérie présente dans son état naturel une immense étendue saharienne et des plaines littorales classées en zone subaride. C'est dire que le problème de la recherche de l'eau et de son exploitation s'est posé depuis les temps les plus reculés à ses habitants.

Les ouvrages romains (réservoirs, aqueducs, puits) qui ont survécu longtemps après la désagrégation de l'empire se sont ensuite lentement effacés au cours des siècles. Il devait revenir à la France de s'attaquer courageusement aux aspects les plus divers des techniques hydrauliques.

Les premiers succès sont dus aux sapeurs du génie et aux pionniers qui entreprirent l'assainissement des plaines marécageuses de la Mitidja, du Chelif et de Bône et l'installation des premiers réseaux d'irrigation.

À partir de 1925, le développement de méthodes et techniques nouvelles et des sciences appliquées ont permis de lutter avec efficacité contre l'eau nuisible (régularisation des crues d'oueds, assainissement des zones marécageuses, drainage en région irriguée) et aussi de maîtriser l'eau utile. C'est ainsi que sont nés d'ouest en est, les grands barrages réservoirs de Beni-Bahdel, de l'oued Sarno, de Bou-Hanifia, de Bakhadda, de l'oued Fodda, du Ghrib, du Hamiz, du Ksob, des Zardezas, de Fouvel-Gherza, assortis d'importants réseaux d'irrigation. Il faut ajouter à toutes ces réalisations les petits barrages d'épandages des crues et les travaux de petite hydraulique concernant la recherche et l'exploitation des nappes souterraines et des implantations romaines et bien évidemment l'alimentation en eau potable des villes, villages, douars et marchés.

Ces recherches et équipements furent le fait de la Direction de l'Hydraulique et de l'Équipement rural qui, en liaison avec la Direction de l'Agriculture, avait réussi, à la veille de l'indépendance de l'Algérie, une avancée considérable dans un domaine des plus importants pour la vie économique, sociale et humaine des habitants de ce pays.

Les usines à gaz qui avaient équipé l'Algérie à ses débuts, sont progressivement remplacées dès 1918. La Compagnie Lebon, puis l'EGA (Electricité et Gaz d'Algérie) réalisent un excellent équipement. À partir de 1948, avec la nationalisation de l'électricité, un plan d'ensemble est conçu, couvrant la plus grande partie des besoins locaux. De grandes centrales thermiques s'édifient. Lignes de transport à très haute tension, postes de transformation ont ainsi couvert l'Algérie et permis une grande diffusion de l'énergie électrique dans tout le pays. Ce transport est ainsi assuré par une grande ligne d'intercommu-

nication générale à 150000 volts, reliant Oran, Alger, Bône avec des ramifications à plus bas voltage, branchées sur cette ligne: 21 800 km. Quant aux moyens de production, ils furent répartis en usines de base (deux centrales thermiques à Oran et à Bône) destinées à fournir la puissance appelée toute l'année et en équipements puissants pour faire face aux besoins de forte charge: les centrales hydro-électriques de Darguinah (Oued Agrioun) et du Djen-Djen supérieur. À la veille de l'indépendance de l'Algérie, de nouvelles tranches thermiques étaient en voie de réalisation. ■



Alger, vue du Môle.

Éclairage au gaz à Alger - 1852

Avers: Dans le champ, un lampadaire monumental à deux becs; de part et d'autre, le nom des villes bénéficiant de l'éclairage au gaz (dont Alger et Oran).

En légende: Le nom de la société productrice: Cie Cent' d'Ecl^{re} par le Gaz Hyd^{ne}.

Revers: Dans le champ, une usine à gaz en plan et en coupe.

En légende: trois dates 1839 1847 1852.

Métal: argent, bronze - Poinçon: corne - Diamètre: 37 mm

Dès 1844 Alger bénéficiait d'un éclairage public qui fonctionnait à l'huile. Il fut décidé en 1850 de le remplacer par un éclairage au gaz de houille. La première usine à gaz d'Alger, construite sur la plage de Tafourah entre Alger et Mustapha, fut mise en service fin 1851. Le premier réseau se composait d'une canalisation de 12 km desservant 280 becs. L'inauguration de l'éclairage public au gaz eut lieu le 11 janvier 1852 sur la place du Gouvernement pour la proclamation du résultat du plébiscite en faveur du Prince-Président. Le *Moniteur algérien* du 15 janvier 1852 décrit l'événement « À la nuit, les lueurs du gaz allumé pour la



première fois à Alger, les illuminations publiques et particulières remplacèrent l'éclat du soleil. La place, décorée avec goût et éclairée de tous côtés, ressemblait à une immense salle de bal où les fanfares des Chasseurs d'Afrique et les airs de danse les plus animés ne cessaient de retentir... »

Les premiers gisements de minerais de fer ont été prospectés dès 1843 : Mouzaïales-Mines occupa jusqu'à 500 ouvriers. Aïn-Mokra, près de Bône, El-Halia, près de Philippeville, le Zaccar, près de Miliana, l'Ouenza, au sud de Bône, fournissaient les trois quarts des exportations algériennes de minerais de fer (entre trois et trois millions et demi de tonnes par an, le douzième de l'extraction métropolitaine).

Le plomb et le zinc, les pyrites se trouvaient à l'ouest, près de la frontière marocaine. Pour les phosphates de chaux, l'Algérie était au sixième rang mondial en 1926, l'épuisement des gisements exploités étant compensé par les possibilités du Djebel-Onk.

Le charbon se trouvait à Kenadza, près de Colomb-Béchar. De qualité

médiocre mais d'extraction facile (1000 tonnes de production journalière), son exploitation amena la construction d'une grande centrale à Colomb-Béchar.

En 1941 fut créé un service de Recherches minières. En 1948, le BRMA entreprenait une prospection

systematique dans le Tell et dans le sud : à Cavallo (cuivre), à Guettara (manganèse), et Gara-Djebilet, près de Tindouf (fer). En 1952, le Bureau d'Organisation des Ensembles Industriels Africains a collaboré avec le BRMA pour la prospection du Hoggar.

Compagnie des mineraux de fer magnétique de Mokta el Hadid

Avers: Buste de la République, coiffée d'un bonnet phrygien et couronnée de laurier.

En légende: République française.

Signature: Ch. Marey.

Revers: Une couronne de feuilles de laurier entoure un cartouche central.

En légende: Cie des mineraux de fer magnétique de Mokta el Hadid.

Signature: Ch. Marey.

Métal: étain - Diamètre: 50 mm.

Située à une trentaine de kilomètres de Bône, la mine de Mokta el Hadid fournissait un minerai d'une pureté exceptionnelle (60 à 65 % de fer pur). Inaugurée en 1860, l'exploitation fut abandonnée une cinquantaine d'années plus tard devant les difficultés croissantes d'extraction, après avoir atteint une production de 500 000 tonnes/ an dans les années 1880-1890.



Le découvreur modeste du trésor des phosphates : Philippe Thomas

Annie Krieger-Krynicky

Dans des domaines aussi différents que l'archéologie, l'agriculture, la médecine ou l'art vétérinaire, venus d'horizons différents, médecins ou vétérinaires militaires retournés à la vie civile, ou fonctionnaires, nombreuses sont les personnalités qui, le plus souvent à leurs frais, car les subventions du Protectorat tunisien étaient parcimonieuses, ont mené inlassablement leurs recherches. Ces hommes étaient poussés par la curiosité scientifique, historique comme le docteur Carton, le découvreur de la Carthage punique, ou l'intérêt humanitaire, comme ceux dont on va découvrir les travaux. Modestes, travaillant dans l'ombre, au-delà des nécessités du service public, dépassant leur souci de carrière personnelle et y laissant même leur santé, ils n'avaient à leur disposition qu'un seul instrument de diffusion la *Revue Tunisienne* de l'Institut de Carthage fondé par un des leurs, le docteur Bertholon et de moyens de communication que grâce à des correspondants au sein des sociétés scientifiques étrangères. Voici l'histoire de l'un de ces découvreurs.

Ce jeudi, 29 mai 1913, le soleil frappait durement capelines et panamas ainsi que les chéchias rouges des Zouaves massés auprès d'un monument à demi masqué d'étamine noire. Au centre du square de la Place-de-la-Gare à Tunis, un immense socle gréco-romain austère, aux cristallisations scintillantes de marbre blanc, supportait une femme à demi dénudée, dansant sur un pied, un rameau dans ses bras : *l'Agriculture régénérée par les phosphates* ; l'impatience croissait et le chef de chœur avait du mal à contenir l'agitation de plusieurs centaines d'enfants de l'école de la rue de Marseille.

Le Résident général Alapetite arriva enfin et la musique du 4^e Zouaves fit exploser la Marseillaise. Aidé du docteur Bertholon, président de l'Institut de Carthage, il fit glisser le voile et apparaître une autre statue de femme drapée, *la Science*, soutenant le médaillon d'un homme âgé et barbu. Au-dessous, la plaque de bronze était dédiée à *Philippe Thomas, inventeur des phosphates de l'Afrique du*

Nord et aux membres de la Mission géologique tunisienne (1885-1886): J. Le Mesle et J. Rolland.

Les petits chanteurs modulèrent une cantate élaborée par des poètes et des musiciens de bonne volonté, intitulée *Gloire à l'effort*: «Gloire à toi, travailleur inspiré / Qui par un labeur courageux / A fait surgir de cette terre / Un pactole aux flots généreux !». Deux femmes voilées de noir plongèrent dans leur mouchoir blanc: la veuve et la fille du savant tandis que le président de l'Institut, à l'origine de l'érection du monument, et le Résident général se succédaient au pupitre pour rendre hommage à «ce modeste vétérinaire militaire».

Philippe Thomas, né le 4 mars 1843 à Duerne dans le Rhône, fit ses études à l'École d'Alfort puis à celle de cavalerie. En 1865, il était aide vétérinaire puis après la guerre de 1870, il fut envoyé dans le Sud algérien. Mettant à profit sa triple formation: géologue, paléontologue et zoologiste, il fut attiré dans le massif de M^t Fatah par des nodules phosphatés dans les couches de l'éocène inférieur. Auteur d'une étude sur *Les recherches stratigraphiques et paléontologiques de quelques formations d'eau douce de l'Algérie*, il en avait tiré des conclusions sur la formation des phosphates d'origine organique, à partir de déjections et de cadavres d'animaux marins se nourrissant de végétaux phosphatés. Ce que

rappelait allusivement la frise sculptée d'ammonites et d'*ostrea* à la base du monument.

Après avoir contribué à la *Description géologique de l'Algérie* de Peron, il fut affecté à la Mission géologique de 1885, explorant la série néo-jurassique du Sud-Tunisien. Mission périlleuse pour ces trois solitaires dans une zone incomplètement pacifiée. Le 18 août, c'est la découverte miraculeuse, en réalité préparée par tant de travaux antérieurs, sur la chaîne montagneuse de Gafsa à Tamerza, d'immenses gisements dans les couches phosphatées de l'éocène inférieur; mêmes trouvailles de phosphates de chaux au Kef, à El Hamra-Tseldja, près de Ras El Aïoun, notifiées à l'Académie des Sciences. En 1886, il est chargé d'une deuxième mission, plus au centre, à Kalaât Es Senam. Mais il ne put, faute de subventions, poursuivre ses recherches à Tebessa où il avait décelé l'existence des mêmes réserves; ce que confirmèrent ses successeurs en mettant au jour le gisement.

Ses notes sont communiquées à l'Académie des Sciences, à la Société géologique de France et à l'Association française pour l'avènement de la science. De son projet, *Essai de description géologique de la Tunisie*, ne voient le jour que deux fascicules: en 1907, *Aperçu sur la géographie physique*, en 1909, *Stratigraphie des terrains paléozoïques et misozoïques*. À la fin de son discours, le Résident général rappela que

Philippe Thomas avait pris sa retraite comme vétérinaire principal, décoré de la Légion d'Honneur et qu'en mai 1899, lors de l'inauguration de la ligne de chemin de fer unissant le centre minier de Gafsa, né de sa découverte, au port de Sfax, la décoration du Nicham Iftikar lui avait été octroyée par le gouvernement

tunisien. Mais, en fait, il était mort à la tâche et sans l'acharnement de l'Institut de Carthage à vocation scientifique, archéologue et culturelle, le monument n'aurait jamais vu le jour. Le socle quadrangulaire était dû à Jean-Ferdinand Resplandy, auteur du Palais de Justice et du casino-théâtre et la statuaire à Belloc.

LES PHOSPHATES AU MAROC

Quelques dates clés

Le développement du Groupe OCP a été marqué par quelques grandes dates. Sur le plan géologique, on distingue quatre étapes :

1905-1921 : Période des pionniers.

1921-1951 : Période des études fondamentales, stratigraphiques et paléontologiques (reconnaissance et mise en exploitation des gisements).

1951-1960 : Période des études fondamentales, stratigraphiques et paléontologiques.

1960-1986 : Période d'intensification des études sédimentologiques et géochimiques, ainsi que de l'étude des gisements du Sahara marocain, du crétacé.

D'un point de vue chronologique, voici les principales dates qui ont marqué l'histoire du Groupe OCP.

1920 : Création, le 7 août, de l'Office Chérifien des Phosphates (OCP).

1921 : Début de l'exploitation en sou-

terrain du phosphate dans la région de Oued Zem sur le gisement des Oulad Abdoun, le 1^{er} mars. « Descente » du premier train de phosphate de Khouribga vers le port de Casablanca, le 30 juin. Premier départ des phosphates du Maroc (du port de Casablanca) le 23 juillet.

1931 : Début de l'extraction en souterrain à Youssoufia (ex Louis Gentil).

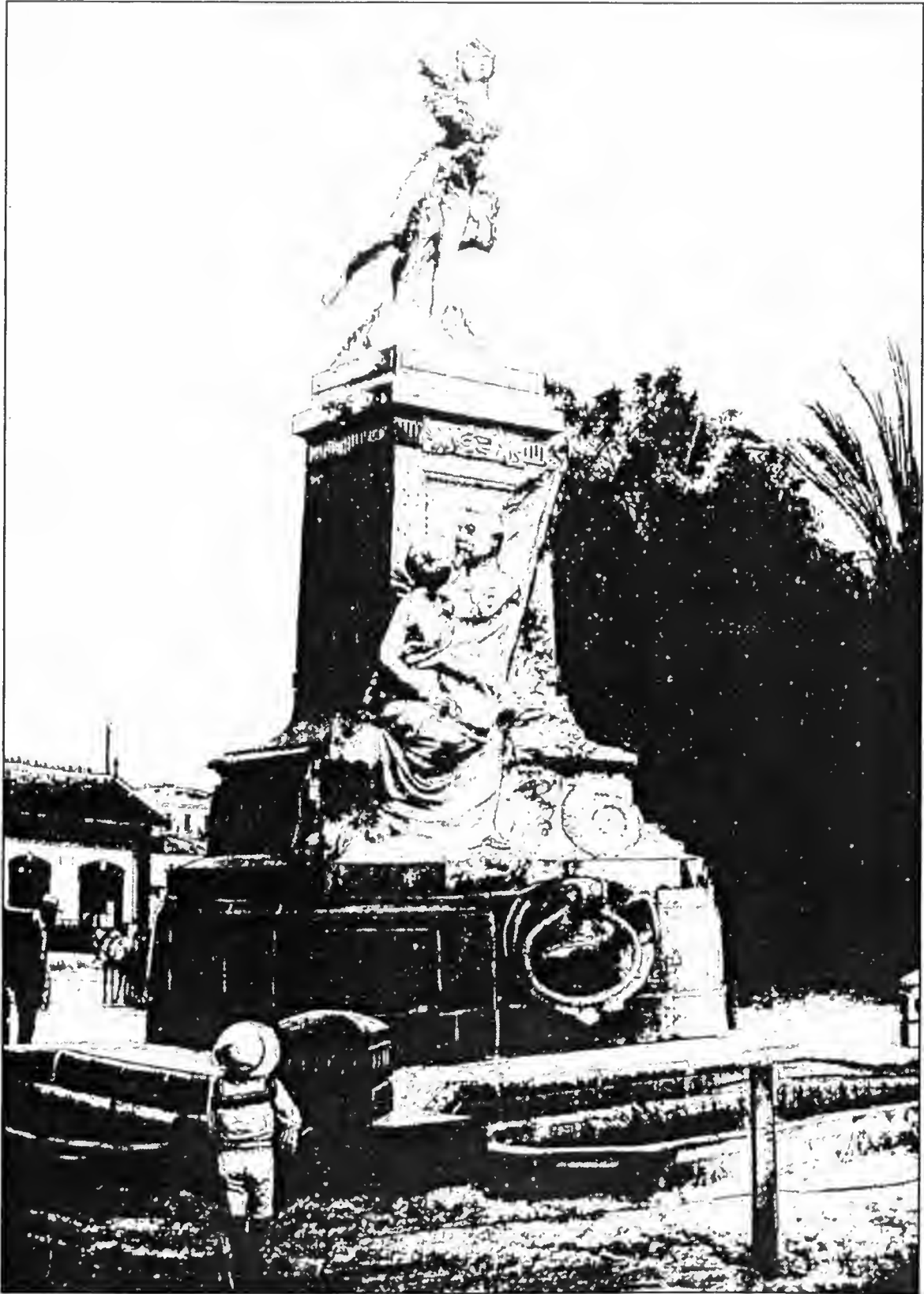
1932 : Ouverture du centre minier de Youssoufia. Premières expéditions du phosphate de Youssoufia vers le port de Casablanca.

1936 : Premier train de phosphate de Youssoufia vers le port de Safi.

1942 : Création d'une unité de calcination à Youssoufia.

1951 : Démarrage de l'extraction en « découverte » à Sidi-Daoui (Khouribga). Début du développement des installations de séchage et de calcination à Khouribga.

1954 : Démarrage des premières installations de séchage à Youssoufia.



Momument Philippe Thomas, inauguré à Tunis, place de la Gare-Française, le 29 mai 1913.

Les assistants estimèrent que celle-ci surpassait en élégance son monument de Massicault à Bizerte, celui de Lamoricière à Constantine et du 3^{ème} Zouaves à Philippeville, mais était dans la veine de celle qui ornait le Casino orientaliste, la bonbonnière Resplandy de Tunis. La souscription avait été si généreuse qu'elle avait permis l'emploi du plus beau marbre de Carrare au lieu de la modeste pierre (plus de 50.000 F dont la majeure partie, financée par la Municipalité de Tunis et la Résidence, mais aussi par des mandats émouvants de 5 francs d'ouvriers des mines ou de contremaîtres arabes et européens).

Cette reconnaissance fut trop tardive pour un chercheur qui avait dû abandonner la majeure partie de ses échantillons de minéraux en Algérie, faute de moyens financiers pour les rapporter en Tunisie et n'avait reçu qu'à la veille de sa mort, en 1909, une pension de 6.000 F du Protectorat français.

L'hommage aussi fut tardif mais chaleureux autour du monument, des membres des associations culturelles et sportives: Club français de gymnastique, Joyeuse union, L'Orientale, La Musulmane, La Jeanne d'Arc et, comme l'avaient si bien chanté les petits choristes, il avait fait couler un pactole sur la Tunisie. En 1899, l'exploitation des phosphates représentait sept mille tonnes; en 1908, cent soixante millions de produits minéraux dont cent millions de phosphates;

en 1912, deux millions de tonnes d'une valeur de cinquante millions de francs; dix mille ouvriers, neuf millions de salaire versés par an et une manne pour le trésor public de l'Etat tunisien avec sept cent trente mille francs de droits en 1914. Quatre concessions de phosphates, quarante et une mines.

De 1897 à 1899, la mise en valeur d'infrastructures modernise le pays avec le développement des ports, l'ouverture de lignes de chemin de fer: Metlaoui- Gafsa- Sfax; Gafsa - Sousse; Metlaoui - Redeyief - Le Kef- Rebbiba; (plus d'un millier de kilomètres). Quant à la teneur en acide phosphorique de l'ordre de 35 % elle en faisait un engrais recherché à l'exportation. À titre de comparaison, les phosphates d'Algérie et de Tunisie venaient avec trois millions de tonnes derrière les phosphates des USA, sept millions et ceux d'URSS, cinq millions en 1963.

Le Résident général Alapetite avait conclu avant qu'un pot-pourri de marches militaires ne consacre la gloire posthume du pionnier, que «La gloire d'avoir découvert presque tous les gisements de phosphates d'Algérie et de Tunisie revient au seul Philippe Thomas».

Et cela parce que l'œil averti et perçant d'un paléontologue avait déchiffré, au repli d'une dune, l'enroulement hermétique et parfait d'une ammonite, cet escargot géant de l'éocène inférieur. ■

Congrès du pétrole - Alger 1954

Insigne en métal doré et émaillé.

Croissant émaillé rouge entourant partiellement un cercle émaillé bleu. Dans le cercle, dessin d'un derrick encadré des initiales A. F. T. P. (Association Française des Techniciens du Pétrole). Dans le croissant, inscription congrès du pétrole mai Alger 1954.

Les pointes du croissant soutiennent un cartouche rectangulaire évidé, permettant de glisser un carton au nom du participant.

Au revers, le nom du fabricant Fraise-Demey.

Fixation par épingle - Diamètre: 42 mm



La première recherche positive est faite dans le Tell avec l'exploitation d'Oued-Gueterini par la Société des Pétroles d'Aumale. Mais c'est le Sahara qui va se révéler le plus riche. Des moyens de recherches considérables, tant sur le plan technique que sur le plan financier sont mis en œuvre par plusieurs compagnies pétrolières françaises et étrangères. Edjeleh, Hassi-Messaoud pour le pétrole, Hassi-R'Mel pour le gaz sont les réussites les plus éclatantes de ces recherches, à partir de 1953. Pour l'acheminement vers la

côte, des oléoducs sont installés d'In-Aménas à la Skhirra en Tunisie, d'Hassi-Messaoud à Bougie. Pour le gaz, un gazoduc joint Hassi-R'Mel à Arzew et Oran avec bifurcation vers Alger et Orléansville et une usine de liquéfaction se construisait à Arzew.

Le pétrole apportait à l'Algérie des perspectives nouvelles et prometteuses. Le Plan de Constantine programait une série de mesures destinées à modifier complètement l'économie du pays amenant des changements sociaux importants. Une étroite collaboration avec la métropole était nécessaire et l'année 1964 avait été considérée par les spécialistes comme une année charnière, celle qui devait voir l'essor attendu.

Après des années de prospection menée par la SN REPAL et la CFPA dans le Sahara, la SN REPAL découvrait en juin 1956 le gisement de pétrole d'Hassi Messaoud.

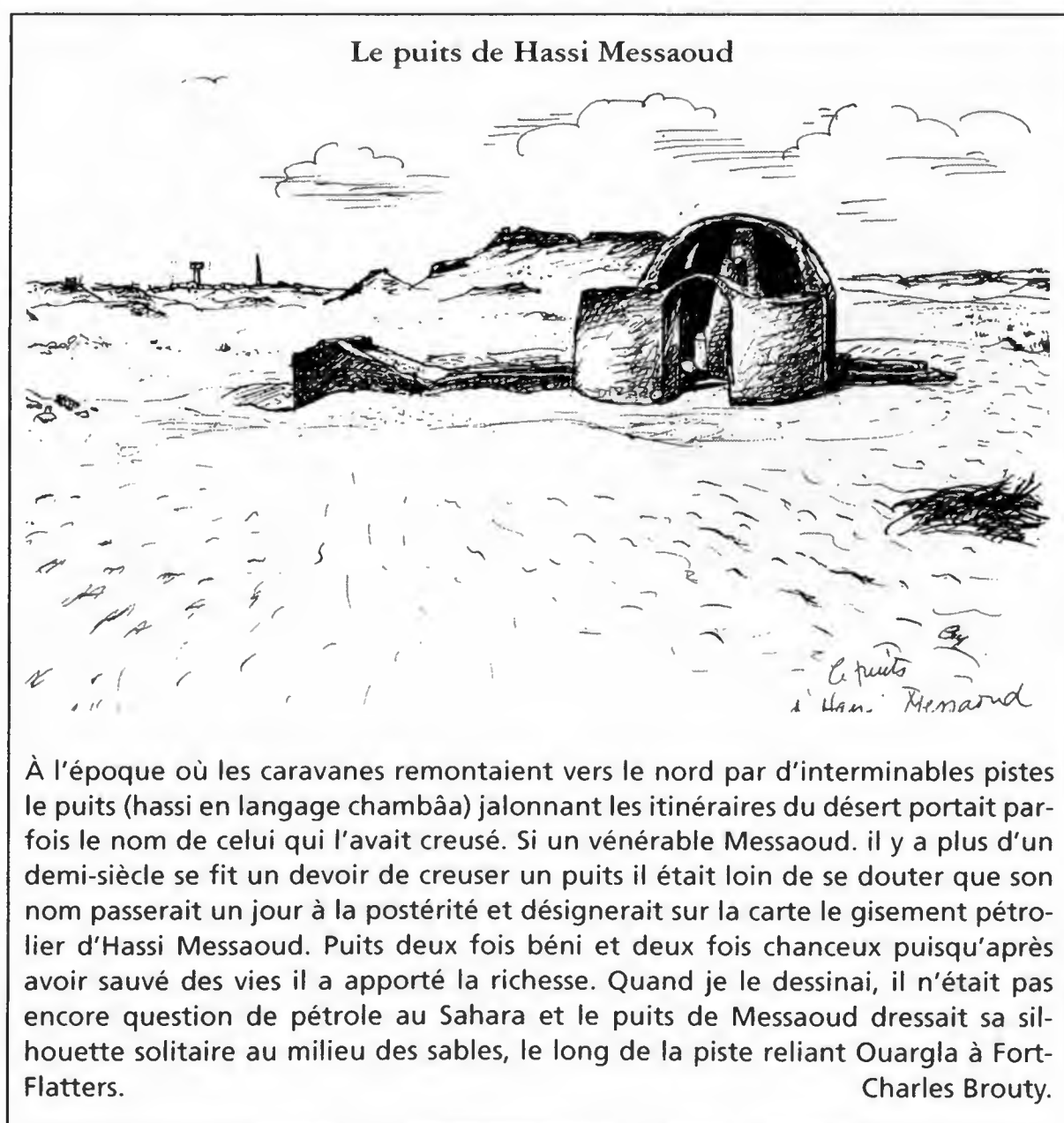
Ce gisement se trouvant à cheval sur deux permis de recherche appartenant respectivement à la SN REPAL et à la CFPA, cette dernière forait à son tour et trouvait la nappe en juin 1957.

En 1958, époque où fut frappée cette médaille, neuf puits étaient en production et onze en cours de forage, sans que les limites du gisement n'aient encore été atteintes.

En attendant la réalisation d'une conduite de gros diamètre (60 cm) reliant Hassi Messaoud au port de Bougie (695 km), qui ne devait être mise en

service qu'en décembre 1959, l'évacuation de la production se faisait par une conduite de 15 cm jusqu'à Touggourt (180 km), puis par voie ferrée jusqu'à Philippeville (620 km). La première cargaison quittait Philippeville pour Marseille le 4 mars 1958 comme le rappelle la médaille.

La Société Pétrolière de Gérance (SOPEG) avait été créée par la SN REPAL et la CFPA pour construire et exploiter le pipe permettant l'évacuation de la production du gisement d'Hassi Messaoud.



Arrivée du pétrole saharien en France - 5 mars 1958

Avers: Neptune, chevauchant un monstre marin, veille sur l'acheminement par mer du pétrole saharien. À droite, évocation de la côte algérienne avec un écusson portant l'inscription: Philippeville IV MARS MCMLVIII; à gauche évocation de la côte française avec un écusson portant l'inscription: Marseille-Lavera V MARS MCMLVIII; entre les deux écussons, un pétrolier.

À l'exergue: Inscription sur cinq lignes: commémoration de l'arrivée du pétrole saharien en France V MARS MCMLVIII.



Revers: Une tête de production (ensemble coiffant un puits de pétrole pour en contrôler le débit) posée sur une rose des vents. En légende SN REPAL C. F. P. A. (c'est-à-dire Société Nationale de Recherche du Pétrole en Algérie et Compagnie Française des Pétroles Algérie).

Signature: A. de Jaeger.

Métal: bronze - Poinçon: corne - Diamètre: 68 mm.

Agrandissement du port de Bône - 1885

Avers: Entourées d'une demi-couronne de feuilles de chêne et de laurier, les armoiries de la ville de Bône, posées sur un support ouvragé.

En légende: Ville de Bône (Algérie).

Revers: Une couronne baroque de feuillage entoure un cartouche central.

En légende: agrandissement du port de Bône (Algérie) 1885.

Métal: bronze -

Poinçon: corne - Diamètre: 42 mm

Un exemple des travaux entrepris pour doter l'Algérie de ports susceptibles d'accueillir un trafic important, ici le port de Bône.

Principal port de la côte Est algérienne, le port de Bône assurait en particulier l'exportation des produits du Constantinois: céréales, produits forestiers (liège) et surtout minerais (phosphate, fer...). En 1832, le port de Bône était constitué d'un simple débarcadère; quelques décennies plus tard, il comportait une darse de 11 hectares précédée d'un avant-port. Pour faire face à l'augmentation du trafic, d'importants travaux furent entrepris à partir de 1885; ils devaient aboutir, une quinzaine d'années plus tard, à un port approfondi de 8-9 mètres, avec un avant-port de 49 hectares protégé par une longue jetée et un vaste terre-plein de 30 hectares. Par la suite, de nouveaux travaux d'amélioration et d'agrandissement portèrent la surface du plan d'eau à près de 110 hectares et celle des terre-pleins à 70 hectares environ. ■

La construction du port de Casa

Marie-Claire Micouleau-Sicault

Ce fut une entreprise énorme qui a placé Casablanca au premier rang des ports de tout le continent africain avec, en 1962, un trafic de dix millions de tonnes.

En tout premier lieu, il convient de signaler que le port de Casablanca fut de tout temps et jusqu'en 1932, année de la mise en service du môle de commerce, un port à barcasses. C'est-à-dire que les marchandises étaient d'abord descendues dans les barcasses, par les seuls moyens du bord, puis ces barcasses, menées à la rame, gagnaient le rivage où les cargaisons étaient alors débarquées manuellement.

Une gravure de 1572 représente Casablanca. On retrouve l'anse de Sidi Belyout aujourd'hui remblayée, à droite la darse portugaise qui correspond actuellement à la forme de radoub, au milieu, le mur qui fermait le cimetière de Sidi Belyout.

En 1862 la Compagnie Paquet organisa un premier service de navires entre Marseille et Casablanca. À la fin du XIX^e siècle, Casablanca était devenue, suivie de près par Tanger et Essaouira (Mogador), la place portuaire la plus importante du pays.

En 1904, à l'initiative du sultan Moulay Abdelaziz, les autorités passèrent un

contrat avec la société française, dénommée Compagnie Marocaine, pour la construction et l'aménagement d'un petit port destiné à abriter les barcasses qui servaient au chargement et au déchargement des navires et qui étaient fréquemment endommagées par le gros temps.

Le projet était modeste. Les cargos continueraient à se maintenir à 1000 ou 1200 mètres de la côte, mais deux petites jetées devaient être construites pour protéger un bassin de dix hectares, qui permettrait aux barcasses d'accoster plus facilement et de faire les maintenances en eau calme. En outre, elles seraient ainsi abritées de la grosse houle et des tempêtes d'hiver.

Fin décembre 1912, un ouragan détruisit ou mit hors de service neuf barcasses et un remorqueur; dans la première quinzaine de janvier 1913, une série de tempêtes jetèrent à la côte cinq voiliers avec leur cargaison. Le 29 octobre 1913, trois navires qui n'avaient pas eu le temps d'appareiller étaient détruits à l'entrée du port entraînant la

mort de huit personnes: le «Nana-Martini» (allemand), le «Livia» (espagnol), le «Misolongion» (grec).

Pour bien saisir l'ampleur des difficultés, on a intérêt à reprendre les extraits d'un article paru dans la *Revue Générale des Sciences* en 1912, sous la signature du directeur du Service Hydrographique de la Marine :

«On peut affirmer, contrairement à ce qui a été dit parfois, qu'il est impossible de créer sur le littoral occidental du Maroc, un port qui soit accessible aux navires par tous les temps, il faudrait pour dépasser la ligne des brisants, qui se forment dans les tempêtes, prévoir des jetées par des profondeurs et à des distances telles que ces ouvrages seraient irréalisables.»

Les houles les plus fortes se produisent deux ou trois fois par an, pendant les mois d'hiver, entre septembre et mars, où les creux atteignent parfois neuf à dix mètres. Elles arrivent très brutalement, atteignent leur maximum en quelques heures sans qu'aucun indice local bien net permette de les prévoir. Les dégâts qu'elles causent peuvent, dans certains cas, être considérables.

Cependant, par certains aspects, l'emplacement retenu présentait de réels avantages.

Le 25 mars 1913, à Tanger, devant la Commission des adjudications, furent adjugés les travaux du port.

Le groupe français, composé de la Compagnie Marocaine et de la société

Schneider du Creusot, fut déclaré adjudicataire pour 44 110 000,00 francs au lieu de 50 millions de mise à prix.

La Grande Guerre a entravé la marche des opérations et entraîné de notables retards, essentiellement par manque de ciment. Cependant, en 1917, le port intérieur ou port à barcasses était, en fait, terminé. Après l'achèvement de la première phase en 1917, les travaux connurent un ralentissement dû à l'épuisement des crédits, provoqué par la dépréciation monétaire. En 1920, la grande jetée ne dépassait pas celle qui délimitait le futur môle du commerce, et 75 millions de francs devenaient nécessaires pour l'exécution de travaux supplémentaires.

Le chantier de construction du port de Casablanca a été, avant toute chose, un défi et une école d'énergie.

Ce chantier fut aussi, à la fois, un laboratoire et un modèle d'étude grandeur nature; les expérimentations durèrent cinquante années. Ce contact quotidien et de longue durée avec la réalité côtière, a permis d'atteindre un haut niveau de maîtrise du comportement des matériaux. C'est ainsi, qu'à peine achevée, la première phase de construction de la jetée avait été enlevée par une tempête. En 1921, le port allait connaître, avec la découverte des gisements de phosphates de Khouribga, un tournant décisif. Il fallut donc faire vite.

Dès 1928, les navires qui se rendaient à Casablanca pouvaient mouiller dans le



Le port de Casa en 1907, embarquement avec des barcasses.

port en toute sécurité, sans craindre la houle du large, sans être obligés de lever l'ancre et de gagner le large par gros temps, sans risquer des avaries. Mais les opérations de chargement et de déchargement se faisaient encore sur rade et par barcasses.

Au cours de l'année 1929, la partie immergée de la grande jetée fut encore prolongée jusqu'au P.M. 2250, et le quai des phosphates totalisait alors 330 mètres de longueur.

Le môle de commerce fut terminé en 1932. Avec sa mise en service, l'ère des barcasses s'achève. Les navires n'auront désormais plus besoin de ces intermé-

diaires et débarqueront directement à quai les marchandises. La jetée des phosphates fut achevée en 1934. En 1935, le quai à charbon était réalisé jusqu'au fond de darse, et la grande jetée atteignit le P.M. 2600 pour la partie sous-marine et le P.M. 2510 pour la superstructure.

Interrompus en raison de la Seconde Guerre mondiale, les travaux reprurent en 1946 par le chantier du tableau du môle Tarik et de celui du quai Sidi Belyout. La construction de ces ouvrages fut terminée en 1949. Une année plus tard, 200 mètres de quais du môle Tarik furent mis à la disposition des usagers.

Démarrés le 21 juin 1951, les travaux



Le port de Casa en 1956.

relatifs au môle des agrumes furent achevés le 13 août 1952, soit treize mois après l'ordre de service. Large de 220 m, ce terminal offrait alors à l'exploitant ses deux quais, Ouest et Est, d'une longueur de 400 m. Cette configuration ne devait plus changer. Et comme il a toujours été question de la prolonger, la digue Moulay Youssef n'a jamais eu de musoir.

En 1962, le trafic a été de près de 10 millions de tonnes, ce qui donnait à Casablanca le premier rang pour tout le continent africain.

L'outillage de l'entreprise comprenait, en période normale, trente et une locomotives, sept locotracteurs à pétrole et neuf

cents wagons, un ponton mature de 60 tonnes, un grand chaland de 500 tonnes, des chalands-bascules de 350, 150 et 100 tonnes, trois remorqueurs, un engin bardeur, deux grues titan, sept bétonnières de divers types pouvant produire jusqu'à 900 tonnes de béton par jour.

Le personnel employé aux travaux variait naturellement suivant les époques, mais il dépassa toujours plusieurs milliers d'ouvriers et de manœuvres. En 1921 par exemple, il comprenait pour la construction et l'aménagement environ trois mille personnes. ■

Ense et aratro selon la formule de Bugeaud

Comme nous l'avons vu dans les pages précédentes, la mise en valeur des terres et des ressources du pays nécessita un effort considérable. La progression de l'économie moderne fut subordonnée à la réalisation d'un équipement de base, inexistant à l'origine: création d'un réseau routier, d'un réseau ferroviaire, de communications aériennes, développement des télécommunications, travaux portuaires et hydrauliques, exploitation de l'énergie électrique et, peu avant l'indépendance, celle du pétrole.

À la petite propriété paysanne du début de la colonisation succèdent des exploitations plus importantes au début du siècle, grâce à une mise en valeur intensive des terres. La motorisation des cultures fut très vite adoptée et développée au fil des années.

L'Algérie est devenue le quatrième producteur viticole du monde. Elle était en outre productrice de céréales, d'agrumes et pratiquait la culture industrielle (tabac,



Plantation d'oliviers dans la région de Sfax.

coton brut, betterave, lin). En Kabylie, étaient cultivés le figuier, l'olivier et dans le sud-algérien, le palmier-dattier.

Pays du mouton et de la chèvre, l'Algérie comportait un cheptel d'ovins assez instable au point de vue numérique, compte tenu des aléas climatiques. Des

statistiques de 1955 font apparaître le chiffre de dix millions d'ovins et de 886 000 bovins. En moins grand nombre, étaient élevés des porcs, des chevaux, des mulets, et des ânes et dans le sud, des chameaux.

Arrivée des colons à Arzew - 1848

Avers: Un bateau à roue devant une plage où l'on voit deux chameaux et des palmiers.

En légende: vue de la plage africaine.

Revers: Dans le champ, inscription sur six lignes 830 débarquent de la frégate

En légende: 1^{re} arrivée des colons - le 28^{bre} 1848.

Médaille en cuivre, cuivre doré ou argenté. Diamètre: 28 mm



Comice agricole de Boufarik

Avers: Scène champêtre devant un champ de blé, un paysan aiguise sa faux, tandis qu'une femme lie une gerbe; à l'arrière-plan, une charrette chargée de gerbes.

Signature: A. Rivet.

Revers: De part et d'autre d'un cartouche central à droite une femme cueillant des grappes de raisin et à gauche des paniers remplis de fruits. Dans le cartouche, en légende, Comice agricole de Boufarik.

À l'exergue: Cartouche rectangulaire d'attribution.

Métal: argent - Poinçon: corne - Diamètre: 35 mm

Un exemple remarquable, Boufarik, située entre Alger et Blida, a été fondée en 1836 dans la Mitidja, qui était alors une plaine désolée et marécageuse. Grâce au travail acharné des colons, cette région paludéenne et déserte était devenue en quelques dizaines d'années une plaine d'une extraordinaire richesse: blé, vigne, vergers d'orangers et de citronniers. À Boufarik fut édifié un important monument dédié au génie colonisateur français.

Agriculture, élevage

Ligue de reboisement de l'Algérie

Avers: Tête de la République, couronnée de feuilles de chêne et d'épis, à gauche.

En légende: République française.

Signature: A. Bertrand.



Revers: Dans une couronne de feuilles de chêne et de laurier, inscription gravée, sur quatre lignes, Ligue de reboisement de l'Algérie.

Métal: argent - Poinçon: corne - Diamètre: 45 mm



Quelques forêts existaient en 1830 dans les massifs montagneux. Le Service des Eaux et Forêts effectua d'importants travaux de reboisement. Le chêne-liège constituait la principale ressource forestière, couvrant 440 000 ha. L'alfa, qui peut être rangé dans les ressources forestières, couvrait environ 315 000 ha. Le crin végétal était tiré du palmier nain.

Concours régional - Constantine - 1874

Avers: Au premier plan un semeur antique derrière lui, un laboureur guide sa charrue, tirée par des bœufs; au fond, un moulin.

Signature: J. Lagrange.



Revers: Dans une couronne d'éléments évoquant l'agriculture et l'élevage (charrue, épis, grappes, tête de bélier, de bœuf...) inscription sur quatre lignes, concours régional de 1874.

En légende: Société d'agriculture de Constantine.

Métal: cuivre - Poinçon: abeille - Diamètre: 51 mm

Médaille de récompense - 1846

Avers: Tête du Roi, couronné de feuilles de chêne, à gauche.

En légende: Louis Philippe I roi des Français.

Signature: Barre F.

Revers: Entouré de figures allégoriques et des inscriptions « Récompense nationale », « Courage », « Humanité », le cartouche ovale porte l'attribution suivante sur quinze lignes: ministère de la Guerre au S^r Oster (Jacob) colon de la commune de Dely-Ibrahim (Algérie) qui a délivré le territoire de cette commune d'animaux féroces dont la présence a été signalée par de graves accidents 1846.

Métal: argent - Poinçon: main indicatrice - Diamètre 51 mm.



Dély-Ibrahim, à une quinzaine de kilomètres d'Alger, a été fondé par le duc de Rovigo en 1840; c'est un des tout premiers villages créés par la France en Algérie. L'indicateur général de l'Algérie – année 1848 – précise: « Cette localité s'est peuplée de cultivateurs venus du Haut et du Bas-Rhin, appartenant pour la plupart à la communauté protestante. On y voit aussi une très jolie église catholique bâtie de pierre, ayant

un fronton à colonnes et un clocher gracieux. Cette église construite par le Génie militaire est la première église érigée en Algérie après 1830.

Société d'horticulture - Alger 1906

Avers: Au premier plan, un jardinier greffe un arbre; derrière lui, une femme cueille des fruits; autour d'eux des plantes en pots, des arbustes et des outils (arrosoir, râteau).

Signature: Ad. Rivet.

Revers: Sur un fond rayonnant, un cartouche ouvragé, encadré par une ruche, des fleurs et des fruits. Des outils (arrosoir, râteau, bêche) sont accrochés à son socle.

Inscription gravée sur quatre lignes: société d'horticulture Alger 1906.

Signature: Le Médailleur édit.

Métal: bronze doré - Poinçon: corne - Diamètre: 40 mm



Enseignement agricole - département d'Oran 1908

Avers: Deux femmes, vêtues à l'antique, tenant d'une main l'une une faucille et l'autre une poignée d'épis et se donnant l'autre main, encadrent un cartouche ouvragé où figurent des instruments agricoles (charrue, faux, fourche, fléau...) et une gerbe de blé; au-dessus, un trophée de palme, feuilles de chêne et de laurier.

En légende: honneur au mérite agricole.

Signature: A. Bertrand.

Revers: Cartouche central entouré d'éléments évoquant l'agriculture et l'élevage (charrue, faux, herse, fruits, tête de bélier, de bœuf, de cheval...).

Dans le cartouche, inscription: Enseignement agricole dept d'Oran 1908.

À l'exergue: Dans un cartouche ouvragé, attribution gravée à M. Terrieux.

Métal: argent - Poinçon de fabricant - Diamètre: 45 mm



Inexistant avant 1830, l'enseignement agricole en Algérie prit son essor en 1881 avec la création par M. Decaillet de l'École d'Agriculture située à Rouïba (à 25 km d'Alger), qui devait devenir l'Institut Agricole de l'Algérie, transféré en 1905 à Maison-Carrée (grande banlieue d'Alger). En dehors de cette école supérieure, l'enseignement des cadres moyens était dispensé par des écoles régionales et des écoles pratiques.



À la recherche du cactus idéal

Annie Krieger-Krynicky

Le directeur général de l'Agriculture, Paul Bourde, est connu pour sa mise en valeur des oliveraies dont la plupart remontent à la colonisation romaine. Rome importait, en d'immenses amphores, l'huile d'olive, combustible essentiel pour l'éclairage, médicament et aliment de base. Paul Bourde systématisa la plantation de plusieurs millions d'arbres et toute la région de Sfax devint une mer verte et argentée d'oliviers. Reconnaissante, la ville l'a statufié, engoncé dans une gaine de pierre, tel un Hermès de borne champêtre.

Mais son esprit curieux le porta aussi vers la recherche de l'amélioration des plantes fourragères. La longue saison sèche de la Tunisie, de juin à octobre, condamnait le bétail au fastidieux foin séché. Pendant l'année de disette de 1893, il vint même à manquer.

L'appoint des raquettes de nopal, ou cactus, fut salvateur. Cette plante, de son nom savant, *opuntia vulgaris*, avait été importée d'Amérique du Sud et diffusée en Algérie et en Tunisie par les conquérants espagnols, au point que tous les douars et les champs se barricadaient des incursions du bétail et d'autres prédateurs, derrière des haies du familier figuier de Barbarie. Pour l'alimentation du bétail, les raquettes hérissées de piquants devaient être mises à fermenter afin de perdre leurs pointes et étaient alors mélangées à des feuilles d'arbousier. Le rendement était intéressant : soixante kilos de paille et l'équivalent en raquettes, valant cent kilos de fourrage. Mais couper les raquettes, c'était se priver d'un fruit succulent en dépit de ses pépins.

Les enquêtes, menées sur le terrain, auprès des agriculteurs, maltais, italiens et arabes, notamment dans la plaine de Birkassa en 1893, prouvèrent qu'un hectare, planté d'une certaine variété de cactus, fournissait 19 tonnes (soit quatre cent cinquante charges d'âne – la charge étant estimée à cinquante-huit kilos – soit vingt-six mille kilos de figues de Barbarie).

L'analyse chimique demandée par Paul Bourde au Laboratoire de chimie industrielle de Tunisie, prouvait aussi que le fruit, pourvu en fibres (et d'ailleurs utilisé dans le traitement de certaines dysenteries), avait peu de graisse (1,80 %) et de protéines (0,59 %), était très riche en sucre (14 %) et se plaçait en valeur nutritive après la pomme de terre et le topinambour. Mais il posait un problème épineux : celui de sa cueillette car trop bien défendu par ses raquettes hérissées.

En Tunisie, certes, existait une variété de cactus sans épines. Il suffisait de la



Statue de Paul Bourde, à Sfax (Tunisie).

répandre. Mais ce fruit, trop facilement accessible et succulent, était ravagé par le bétail. Il convenait donc d'en protéger la culture par des haies de son cousin épineux, voire de jujubiers, mais le prix de revient en devenait alors excessif.

La Direction de l'agriculture, par l'intermédiaire des consuls de France à l'étranger, demanda aux agronomes de Sicile, du Chili, d'Espagne (à Almeria où la récolte donnait 34 000 kilos à l'hectare), leurs résultats sur certaines sortes de cactus. Elle se proposait de les acclimater au Jardin d'Essai de Tunis et de faire du bouturage et de l'hybridation, si

aucun des cactus existants ne satisfaisait aux exigences de l'agriculture tunisienne. La variété recherchée devait réunir trois qualités: «bonté des fruits, absence de pépins et abondance». Ce cactus mirifique resta hélas introuvable et les haies de nopal épineux aux figues caillouteuses enserrant toujours champs et potagers. ■

Voir Biographies in Les Cahiers d'Afrique du Nord, N° 4, Paul Bourde par Pierre Voizard.

La Revue tunisienne, 1894 : Projet d'enquête sur le cactus considéré comme plante fourragère. Paul Bourde, Directeur de l'Agriculture.

Soigner, guérir, le plus beau métier du monde

L'œuvre médicale française en Algérie est considérable et constitue une page d'histoire trop peu connue. Dans la Régence d'Alger, il n'existait aucune organisation collective de soins médicaux, aucune police sanitaire, l'hygiène urbaine était inconnue. Les deux établissements hospitaliers, créés autrefois par des ordres religieux, trinitaires espagnols et lazaristes français, soucieux d'apporter le secours de la religion et de la médecine aux chrétiens captifs des pirates barbaresques, avaient été fermés par ordre du dey, à la suite du blocus de 1827 et les religieux avaient dû quitter le pays. Les soins aux malades étaient dispensés par des empiriques, guérisseurs, rebouteux, fabricateurs d'amulettes, marabouts possédant la «baraka», sorcières ayant partie liée avec les «djnoun ». Dans les villes importantes quelques médecins maures, appelés «tobba », avaient pignon sur rue, tandis qu'à l'intérieur du pays des médecins ambulants fréquentaient les marchés hebdomadaires, où ils donnaient des soins rudimentaires et vendaient des remèdes primitifs.

Pour mesurer l'ampleur de l'œuvre accomplie en moins d'un siècle et demi en Algérie et au Sahara, il faut rappeler qu'après le débarquement de juin 1830 et encore de longues années plus tard, le corps expéditionnaire français, puis les soldats de l'Armée d'Afrique et les premiers colons ont payé un très lourd tribut à la maladie, au fur et à mesure qu'ils se sont avancés dans un pays, infesté de fièvres et de dysenteries, périodiquement le théâtre d'épidémies meurtrières, variole, peste, choléra, typhus exanthématique...

Dès la prise d'Alger, le 5 juillet 1830, le premier soin du général de Bourmont avait été d'assurer la sécurité et la salubrité publique. Un premier dispensaire, ouvert aux populations locales, avait été créé à Alger, ainsi qu'un lazaret pour l'isolement des contagieux. Par la suite, les hôpitaux militaires accueillirent aussi bien les malades et blessés de l'armée que les civils. En 1853, le maréchal de Saint-Arnaud, ministre de la Guerre dont dépendait l'administration de l'Algérie, créa le « service médical de colonisation ». Mais il fallut encore de longues années pour que ce service dispose de moyens convenables en personnel secondaire, premier échelon de l'organisation hospitalière. La création du corps des médecins de colonisation avait permis de doter d'importantes zones rurales du secours médical. Cependant, les médecins libéraux hésitèrent longtemps à s'installer ailleurs que dans les villes. Vingt ans après

la prise d'Alger, les statistiques officielles ne dénombrent encore que 85 praticiens civils – 62 docteurs en médecine, 23 officiers de santé – inégalement répartis entre Alger (25), Oran (13), Constantine (4) et quelques villes de moindre importance. Or, 418 médecins militaires étaient affectés, au même moment, dans les hôpitaux qui accueilleraient indifféremment civils et militaires. Il faudra attendre la création à Alger d'une école mixte de médecine et de pharmacie (1857) qui deviendra Faculté en 1909, pour que le nombre de médecins civils s'accroisse à mesure des besoins, pour atteindre le chiffre de 2 060 membres en 1962.

Alors qu'en 1830 la Régence ne comptait aucun hôpital, le territoire, dès la fin du siècle, s'était couvert d'un réseau d'hospitalisation de plus en plus important. En 1920, l'Algérie possédait 21 hôpitaux et hospices civils, totalisant un peu moins de 5 000 lits de malades et 1 640 lits d'hospice; la cession d'une vingtaine d'hôpitaux militaires à la colonie, conclue en 1932, portera le nombre des établissements coloniaux, civils ou mixtes, à 45 et le nombre de lits à près de 12 000. Après 1945, la refonte quasi totale de l'hôpital universitaire d'Alger, l'agrandissement des hôpitaux régionaux de Constantine et d'Oran, la construction de nouveaux établissements hospitaliers à Miliana, Orléansville, Tizi-Ouzou, Sétif, Sidi-Bel-Abbès et Tlemcen se traduiront par le double-

ment de la capacité hospitalière (24 000 lits).

Encore ce chiffre ne tient-il pas compte de la centaine d'hôpitaux auxiliaires, des circonscriptions médicales de colonisation, ni des infirmeries et hôpitaux des Territoires du Sud. Enfin, de nombreuses cliniques privées, installées dans les principales villes du pays, totalisant près de 10 000 lits, s'ajoutent aux quelque 500 lits des hôpitaux créés au XIX^e siècle par le cardinal Lavignerie. Si bien qu'il est permis d'avancer que, lorsque l'Algérie accéda à l'indépendance en 1962, l'équipement hospitalier, qui lui fut laissé, tant du secteur public que du secteur privé, totalisait plus de 48 000 lits. La lutte contre les épidémies et les grandes endémies fut, dès le début de la conquête, le souci constant des autorités, militaires d'abord, puis de la haute administration et du corps médical tout entier. Les découvertes de Pasteur ont ouvert la voie à l'épidémiologie et les pastoriens, à la suite de Laveran, reconnaissent les agents vecteurs de ces affections.

La loi du 15 février 1902 relative à la protection de la santé publique, étendue à l'Algérie par décret en 1908, dote les services de santé des moyens de prévention nécessaires, à commencer par la vaccination antivariolique qui sera suivie de la découverte de nombreux autres vaccins et sérums. L'institut Pasteur jouera un rôle prééminent dans ce domaine. Durant la guerre de 1939-1945, l'Ar-

mée d'Afrique s'illustra dans les campagnes de Tunisie et d'Italie, puis, au sein de la Première Armée française, dans celles de France et d'Allemagne.

Après le débarquement allié en Afrique du Nord en novembre 1942, tous les membres du corps médical d'Algérie ont été appelés sous les drapeaux, à l'exception des médecins de colonisation, maintenus à leurs postes en raison des menaces d'épidémies, apparaissant sous la forme de foyers sporadiques chez les populations rurales. Les troupes en campagne bénéficièrent de deux innovations capitales : l'organisation de la transfusion sanguine qui permettra de livrer à l'armée française 14 600 litres de sang et plus de 7 000 litres de plasma, entre octobre 1944 et juin 1945 et, d'autre part, la création d'équipes de médecins réanimateurs-transfuseurs, chargés de « déchoquer » les blessés dès leur ramassage sur le champ de bataille.

Les événements douloureux qui ensanglantèrent l'Algérie durant près de huit ans – novembre 1954-juillet 1962 – ont profondément perturbé le fonctionnement des services de santé. L'insécurité grandissante interdit, peu à peu, aux personnels d'assistance médicale de s'aventurer en dehors des agglomérations protégées par l'armée. Toute activité itinérante fut suspendue et, même dans les agglomérations, plusieurs membres du corps de santé succombèrent à des attentats individuels ou furent gravement blessés. À la demande du

gouvernement général, des médecins militaires, spécialement des jeunes appelés du contingent, seront affectés dans les zones sensibles dépourvues de médecins civils. En 1957, près de 500 de ces praticiens seront chargés de l'assistance médicale dans les S.A.S. (sections administratives spécialisées) mises en place par l'armée.

En juillet 1962, le corps de santé tout entier quitte l'Algérie, laissant en place toutes les installations sanitaires et médicales édifiées tout au long de cent trente ans de présence française et qui étaient à la pointe des technologies les plus modernes.

L'Institut Pasteur d'Algérie

Il joua un rôle prééminent dans l'œuvre médicale en Algérie. Dès 1894, un service de vaccination urbain avait été créé au centre d'Alger, à l'initiative des professeurs Soulié et Trolard. Mais cet embryon d'institut manquait de moyens financiers et le gouverneur général Jonnart s'adressa au puissant Institut Pasteur de Paris pour lui demander de créer une filiale en Algérie, ce qui fut réalisé en 1910. Confié aux pastoriens Edmond et Étienne Sergent, le nouvel établissement, installé sur les hauteurs du Hamma, attira bientôt de nombreux chercheurs et contribua, entre autres, à la formation des médecins militaires chargés de l'assistance médicale au Sahara. Fidèle à la mission qui leur



Deux infirmières devant l'hôpital de la Croix-Rouge à Alger.

avait été confiée, les frères Sergent et leurs collaborateurs orientèrent leurs recherches vers la possibilité de transmission des maladies infectieuses par les insectes et aboutirent à d'importantes découvertes, tant en pathologie humaine qu'en médecine vétérinaires et même en pathologie des végétaux. Comme son modèle parisien, la filiale algérienne avait également pour mission de préparer des sérums et vaccins. La vaccination antivariolique ayant été

rendue obligatoire en Algérie en 1908, nécessita la production annuelle de 1 200 000 doses de vaccin, chiffre qui fut porté à 9 500 000 durant la Seconde Guerre mondiale. Durant la même période, l'Institut prépara trois millions de doses de vaccins contre le typhus exanthématique. Un millier de soldats britanniques ou américains reçurent le traitement préventif contre la rage avec le vaccin préparé par l'Institut Pasteur d'Algérie. ■



Au Maroc, école de puériculture.

Épidémie de choléra - 1867

Revers: Gouvernement général de l'Algérie.
En légende: À Mr Notin (César B.) Choléra 1867.

Métal: argent - Poinçon: abeille - Diamètre : 50 mm.



L'Algérie ne fut pas épargnée par les épidémies successives de choléra asiatique qui ravageaient l'Europe au XIX^e siècle. Entre 1832 et 1893, date de la dernière épidémie massive, pas moins de 16 épidémies se succédèrent, faisant des dizaines de milliers de victimes. En 1867, le choléra vint aggraver une situation sanitaire déjà rendue dramatique par une épidémie de typhus qui se prolongea jusqu'en 1868.

Docteur Renée Antoine

Plaquette réalisée par les Amis du docteur Antoine, gravée par Khemissi Guebab, fils de harki, et fondue à la fonderie Roques de Saint-Orens.

Avers: Dans le champ, Renée Antoine examine un malade.

En légende: Docteur Renée Antoine 1896-1988.

Revers: Au milieu d'un paysage saharien, la célèbre camionnette-ambulance du docteur.

Inscription sur trois lignes: Mission ophtalmologique saharienne 1944-1962.

Signature: Guebab.

Métal: bronze - Dimensions: 95 mm x 65 mm

Renée Antoine, née en 1896 à L'Hillil (département d'Oran), fera ses études de médecine à Alger. Spécialisée en ophtalmologie, elle sera l'élève et la continuateur du professeur Cange, ophtalmologue réputé qui avait depuis de nombreuses années entrepris la lutte contre les maladies des yeux et notamment le trachome qui était un véritable fléau pour les populations musulmanes du bled.

Le docteur Antoine poursuivra et amplifiera cette lutte, notamment par la création en 1944 d'une mission ophtalmologique itinérante au Sahara qui, trois fois par an, sillonnait le désert. Cette mission cessera en 1962, mais durant cette période, le docteur aura parcouru 60 000 km, donné 43 000 consultations et pratiqué près de 5 000 interventions.



Un hôpital sous les sables

Marie-Claire Micouleau-Sicault

Au Maroc, en 1950, une expérience réussie qui aurait pu être généralisée dans toute l'Afrique tropicale. Une avancée technique extraordinaire. Un service hospitalier souterrain pour répondre aux conditions climatiques sahariennes.

Le Tafilalet est une région, située sur le versant sud du Grand Atlas, et qui déborde en plaine pour rejoindre la Hamada: hivers doux mais gelées nocturnes, étés accablants, (la température oscille constamment autour de 45 degrés). Tout cela constituait déjà un profil climatique difficile.

Mais c'était surtout le vent, ce terrible vent de sable qui peut souffler plusieurs semaines de suite, et qui, asséchant l'atmosphère, devient un obstacle terrible à toute campagne de santé.

Contrairement aux populations noires ou métissées qui s'adaptaient tant bien que mal au climat, les Arabes Chorfas, de race blanche, le supportaient très malaisément. La mortalité infantile était très élevée: le syndrome neurotoxique du nourrisson tournait trop souvent au drame brutal. L'enfant se vidait, en quelques heures, de toute sa substance si on ne procédait pas à une réhydratation massive, dans une atmosphère à température et degré hygrométrique convenables. Malgré l'arsenal thérapeutique dont disposait l'infirmier de Ksar-es-Souk, il fallait évacuer très vite les enfants à la première alarme.

Lutte contre la chaleur, lutte contre la sécheresse et surtout lutte contre le vent, étaient les trois objectifs du corps médical.

Le vent de sable, cette impalpable et mortelle poussière rouge forçait les ouvertures les mieux défendues, se glissant par les interstices les plus infimes. Pullulaient alors les conjonctivites, les rhino-pharyngites.

Le premier service «climatisé saharien» fut mis en service au mois de juin 1950.

L'idée du docteur Lalu, médecin chef à Ksar-el-Souk, avait été d'enterrer les salles climatisées pour les soustraire complètement à l'influence extérieure. La température s'abaissait alors de 1,5 degré par mètre d'excavation, le degré hygrométrique était relevé proportionnellement et on obtenait une protection absolue contre le vent. La technique du conditionnement d'air était, à l'époque, déjà au point. Il suffisait simplement de soumettre chaque petit malade à une séance quotidienne d'UV pour lui apporter les bienfaits du soleil, absent en sous-sol.



Hôpital saharien à Ksar Es Souk,
travaux en cours d'exécution, confection des voûtes.

On pouvait espérer obtenir ainsi un centre de première urgence pour hospitaliser, en toute sécurité, les enfants, en attendant de les évacuer ultérieurement vers les centres spécialisés du nord du pays.

Ce qui fut fait : les ingénieurs Jupin et Fouquet, conçurent avec le docteur Lalu une excavation de huit mètres de profondeur pour équiper deux salles d'hospitalisation, une salle d'observation et d'acclimatation, un bloc de stérilisation, un magasin, une biberonnerie, un logement pour infirmiers, des sanitaires, etc.

Il y avait une salle pour contagieux et une salle pour non-contagieux, séparées par une cabine de garde vitrée, d'où les infirmiers surveillaient leurs malades et disposaient des commandes de conditionnement.

La maçonnerie fut exécutée en voûte, pour des raisons de solidité d'une part, mais aussi climatiques, l'air roulant mieux sur des parois voûtées. La voûte était recouverte de liège expansé, de béton maigre puis d'un mètre de terrassement. La hauteur de voûte au sol était de 5 mètres.

L'éclairage se faisait par tubes fluorescents, et l'évacuation des eaux usées, en galerie, sur un puits perdu de 20 mètres de profondeur.

Le conditionnement d'air était assuré par un groupe hermétique Westinghouse qui comprenait un nébuliseur, permettant de projeter à volonté l'humidité nécessaire au maintien d'un degré

hygrométrique convenable. L'air extérieur était capté à 3 mètres au-dessus du sol par une cheminée équipée de filtres de dépoussiérage. Cet air filtré, puis traité, ressortait refroidi et humidifié pour être projeté dans les salles à une hauteur de 2,50 mètres ; il descendait au sol puis remontait, réchauffé, sur la voûte où il roulait pour être expulsé par des ventilateurs vers deux cheminées de décharge.

Les mesures, faites par température extérieure de 35 à 40 degrés, donnaient des résultats étonnants : sans intervention de l'appareil, on obtenait dans les salles une température moyenne de 22-23 degrés et une hygrométrie à 75-80. On pouvait donc ne demander à l'appareil qu'un travail réduit, d'où son coût moindre. Seule la ventilation (aspiration et refoulement) devait être continue.

Cette formule de service climatisé, enterré et en forme de voûte, se révélait particulièrement ingénieuse : une efficacité parfaite obtenue au moindre coût de fonctionnement.

On peut noter que la salle d'acclimatation était prévue comme un sas, permettant une rééducation de la fonction thermo-régulatrice, si fragile chez l'enfant qui devait affronter à sa sortie les dures conditions du climat habituel.

Les ingénieurs et le médecin avaient su répondre parfaitement aux exigences d'une médecine en pays saharien, médecine menacée par les rigueurs du climat.

On peut s'étonner, cinquante-six ans

plus tard, d'une telle avance technique et de ce qu'elle représentait comme investissement en termes de générosité et d'humanité.

Le docteur Lalu souhaitait que cette formule de service climatisé en sous-sol fût généralisée dans les pays tropicaux.

Malheureusement, à ce jour, il n'en est rien. Les luttes tribales ravagent toujours ces régions de l'Afrique; les organisa-

tions humanitaires ne parviennent que difficilement à lutter contre la famine.

On peut comprendre pourquoi cette avancée technique constituait, aux yeux de certains, un luxe insultant. Les priorités élémentaires de l'époque qui sont hélas toujours les mêmes, commandèrent que l'expérience fût stoppée au moment de l'indépendance du Maroc. ■



Le Maroc aussi a eu ses médailles.
En voici un exemple pour le centenaire de la naissance du maréchal Lyautey.

La diphtérie des volailles en Tunisie : une épidémie dramatique.

Annie Krieger-Krynicky

De nos jours, la crainte, l'émoi ont été grands dans le monde avec l'apparition de la peste aviaire et ses foyers épars de diffusion humaine. Dans les années 1880, en Tunisie, après un autre fléau, le choléra des poules, pour lequel Pasteur trouva un vaccin, après des essais célèbres, une autre épidémie dévasta les poulaillers. Cette épidémie atteignit poules, dindons, oies, pigeons et canards.

Elle affectait des formes cliniques diverses, mais la plus fréquente fut la forme diphtérique, avec les mêmes symptômes que dans la maladie humaine et tout autant virulente, contagieuse voire mortelle; les voies respiratoires étaient couvertes de fausses membranes, empêchant l'air de pénétrer dans les poumons et les victimes périssaient étouffées.

Les éleveurs arabes avaient découvert chez les victimes une peau couverte de points rouges, ce qui faisait supposer une variole, d'où le nom de djedri. Après un abattement, une somnolence, le refus de nourriture, les plumes hérissées et la respiration sifflante, la volaille suffoquait. En 1886, alarmés par l'hécatombe, ils alertèrent le laboratoire de bactériologie de Tunis dirigé par le docteur Loir, vétérinaire militaire, assisté du docteur Dudoux, bactériologiste qui levèrent l'hypothèse du choléra.

Le récit de leurs expériences, de leur vaine recherche d'un microbe et des mesures à prendre, fut relaté par un vétérinaire de 1^{re} classe au 4^e chasseurs d'Afrique à Tunis, Émile Henry, en 1894.

Faute de vaccin, il importait de prendre des mesures d'hygiène préventive: isole-

ment des élevages de crainte d'une propagation à l'homme, déclaration à l'autorité centrale de l'épidémie, séparation des volatiles malades des sujets sains, incinération des cadavres, désinfection, au sulfate de cuivre ou à l'acide phénique, des élevages aux murs blanchis à la chaux, destruction des fientes des poulaillers, surveillance de la nourriture et des boissons désinfectées aux acides phénique, borique ou salicylique.

Très entreprenants, les vétérinaires préconisèrent des interventions avec badigeonnage d'acide phénique à 5 % ou de jus de citron ou des pulvérisations par le bec, voire de la chirurgie !

Des injections de sulfure de calcium, utilisé chez l'homme en cas de phtisie avec aussi peu de succès, furent le palliatif préconisé. Des prélèvements furent envoyés à l'Institut Pasteur de Paris afin de trouver un vaccin. Les indications recueillies sur la forme variolique ou djedri auprès des éleveurs tunisiens permirent d'orienter les recherches.

Le vecteur de l'épidémie fut enfin trouvé au siècle suivant: un *pox-virus*, (*pox* signifiant variole en anglais) et non le bacille diphtérique et, enfin, le vaccin salvateur. ■

Mémoire d'un enseignement De l'école maternelle à l'Université

Ouvertes dès 1832, les écoles primaires durent, en 1836, diversifier leur enseignement, l'un ouvert à tous ceux, Européens et autochtones, qui parlaient le français et l'autre s'adaptant aux conditions particulières des milieux musulmans. C'est en 1886 que fut élargi cet enseignement par la création de cours complémentaires d'enseignement général, d'enseignement agricole et professionnel pour les élèves ayant le certificat d'études. Cet enseignement était dispensé par des instituteurs français et indigènes, issus des Écoles Normales créées en Algérie à partir de 1865, ou venant de métropole.

Dès le début, des écoles libres (catholiques, protestantes, israélites) se créèrent, souvent dans des lieux où l'enseignement public n'avait pu encore s'implanter. En 1845 fut lancé un plan de scolarisation, destiné à réaliser un développement intense de l'instruction publique : 160 000 élèves dans l'enseignement européen dont 40 000 musulmans, 92 000 dans l'enseignement indigène. Le décret du 5 mars 1949 réalise la fusion des deux enseignements. En 1961, on comptait 109 000 élèves européens et 735 475 élèves musulmans dont 37 % de filles. Pourtant, malgré les efforts entrepris (recours à un enseignement réduit, création en 1955 des Centres Sociaux), l'analphabétisation continuait à sévir dans les zones rurales et sahariennes.

L'enseignement secondaire se calquait sur celui qui était dispensé en France, aboutissant au BEPC et au baccalauréat. Le premier lycée fut ouvert à Alger en 1835, qui sera plus tard le lycée Bugeaud. Les autres villes d'Algérie furent, par la suite, dotées de collèges, ultérieurement transformés en lycées. Quelques chiffres : en 1859, l'Académie d'Alger comptait 25 lycées et 24 collèges secondaires, en 1875, 3 110 élèves dont 225 musulmans ; en 1959, 40 695 élèves dont plus du quart musulman.

En 1850, un décret constituait trois médersas, dans lesquelles les études s'effectuaient uniquement en arabe, et destinées à former des fonctionnaires et des magistrats musulmans. À diverses reprises, des réformes modifièrent leur organisation, les médersas devenant en 1876 des foyers d'une double culture. En 1951, elles se transformèrent en lycées d'enseignement franco-musulman, conduisant soit au baccalauréat, soit à l'Institut des Hautes Études Islamiques et, de là, à l'enseignement ou aux magistratures musulmanes.



La leçon d'instruction civique. Toile de Jacqueline Gard-Urbaneck.

Le premier établissement français d'enseignement supérieur fut fondé en 1832, à Alger, sous l'égide de l'armée. C'était l'École de Médecine. Puis furent créées une chaire d'arabe et l'École préparatoire de médecine et de pharmacie. En 1879 furent fondées une École de Droit, une École des Sciences et une École des Lettres. C'est en 1909 que toutes ces écoles prirent le titre de Facultés et furent constituées en Université.

De 1 500 étudiants en 1909, le chiffre passa à 5 000 en 1959. De 1954 à 1962, divers instituts furent créés et des universités prévues à Oran et à Constantine. La Bibliothèque universitaire et la

Bibliothèque nationale étaient riches d'environ 5 000 volumes.

L'enseignement technique et professionnel était dispensé à trois niveaux : primaire, dans les centres d'apprentissage, secondaire, dans les collèges techniques, dans une école nationale d'apprentissage assurant la préparation aux certificats d'aptitude professionnelle, aux différents brevets et baccalauréats spécialisés et à l'entrée dans les écoles nationales d'ingénieur, supérieur, représenté par l'École normale d'ingénieurs des Travaux Publics et du Bâtiment de Maison-Carrée, l'École supérieure de Commerce d'Alger et l'Institut agronome de Maison-Carrée. ■

Académie d'Alger - surveillants des salles d'asile - 1863

Avers: Dans le champ, le Christ bénissant des enfants groupés autour de lui. En arrière-plan, des immeubles de style moyenâgeux.

À l'exergue: Laissez venir à moi les petits enfants.

Signature: E. Rogat d'après A. Toussaint 1839.

Revers: Dans le champ, entourée d'une couronne de palmes, inscription sur six lignes: prix décerné aux surveillants des salles d'asile.

En légende: Université de France, Académie d'Alger.

Sur la tranche, attribution gravée: Mme H. Bibal Sr Florence D^{ce} d'asile à Alger (Algérie) 1863-1964.

Métal: cuivre - Poinçon: abeille -
Diamètre : 50 mm

L'Académie d'Alger a été créée en 1848.

Les « salles d'asile » ont été instituées par une ordonnance du 22 décembre 1837, pour assurer la garderie des enfants de moins de six ans. Elles furent transformées en 1886 en écoles maternelles ou en classes enfantines annexées aux écoles primaires élémentaires.

En Algérie, comme dans les autres départements français, ces « salles d'asile » étaient, pour la plupart, gérées par des ordres religieux (Trinitaires en Oranie, Sœurs de la Doctrine Chrétienne et Filles de la Charité dans l'Algérois et le Constantinois).



Éducation nationale - instruction primaire - 1907

Avers: L'Instruction Primaire, symbolisée par une jeune femme assise, un livre ouvert sur les genoux, instruit une fillette et un garçonnet, debout devant elle, tenant livres et cahiers.

En légende: Instruction primaire Éducation nationale.

Signature: O. Roty.



Revers: Buste de la République coiffée d'un casque ailé et lauré, à gauche. Dans le champ, les dates 1906-07.

En légende: République française ministère de l'Instruction publique.

À l'exergue: L'attribution gravée sur trois lignes: M^{me} Simon Rosine institutrice Constantine.

Signature: O. Roty.

Métal: bronze - Poinçon: corne - Diamètre: 50 mm

Inauguration des écoles d'enseignement supérieur - Alger 1887

Avers: Minerve, assise à côté d'un autel couvert de palmes, distribue des couronnes de récompense.

Revers: Dans le champ, inscription sur treize lignes: L'an MDCCCLXXXVII LE XIII avril. Mr J. Grévy étant président de la République Mr Berthelot ministre de l'Instruction publique et des Beaux Arts a inauguré les écoles d'enseignement supérieur d'Alger, Mr Th. Dauphin architecte.

Métal: bronze - Poinçon: corne - Diamètre: 68 mm.



La première école d'enseignement supérieur créée en Algérie fut, en 1857, l'École Préparatoire de Médecine et de Pharmacie, rattachée à la Faculté de Montpellier (il faut noter qu'une tentative d'enseignement médical avait été faite à l'initiative des médecins militaires de l'hôpital d'Alger dès 1833, mais avait été supprimée quelques années plus tard).

En décembre 1879, à la faveur de la loi Jules Ferry, furent créées les trois autres

écoles supérieures, de Droit, de Lettres et de Sciences. Toutes ces écoles étaient installées dans des locaux inadaptés (villas ou appartements), disséminés dans Alger. Il fut décidé de les regrouper dans un « Palais des Facultés » situé sur l'an-

cien camp d'Isly, au début de ce qui deviendra la rue Michelet. Ces nouveaux locaux furent inaugurés le 13 avril 1887, comme le rappelle la médaille.

C'est en 1909 que ces quatre écoles supérieures accédèrent au rang de Facultés.

Cinquantième de l'université d'Alger - 1959

Avers: Buste de Minerve, la tête légèrement inclinée, à droite.

Signature: Belmondo.

Revers: Dans le champ, côte à côte, un chêne et un palmier entremêlent leurs branchages. De part et d'autre, les dates 1909-1959.

En légende: Université d'Alger.

Métal: argent (vermeil), bronze - Poinçon: corne - Diamètre: 59 mm.

Lors de sa création en 1857, l'École de Médecine et de Pharmacie, installée dans une villa mauresque de la basse kasbah, comptait 8 chaires d'enseignement et 21 étudiants; sur 12 bourses proposées à des Musulmans, 6 seulement trouvèrent amateur avant 1865; la première étudiante s'inscrivit en 1882. Devenue Faculté en 1909, cette école comptait 16 chaires et atteignait 35 chaires en 1959. Des milliers d'étudiants avaient été formés par ses soins, dont un grand nombre devait atteindre une notoriété nationale et même internationale.



Doyen Ch. Sarrouy

Revers: Dans le champ, une vue générale des bâtiments des facultés d'Alger, avec leur terrasse dominant la rue Michelet.

En légende: Faculté de médecine 1859-1962 Université d'Alger.

Signature: A. Augis éd. Y. Régnier SR.



Bibliographie

DES CHEMINS POUR LES HOMMES

Office d'exploitation des ports ODP royaume du Maroc (archives) Ambassade de France au Maroc (archives)

ARNAUDIÈS: *Singulière jeunesse du chemin de fer – petite parenthèse algérienne*, Baconnier, Alger, 1959.

BEJUI P., RAYNAUD L., VERGEZ-LARROUY P.: *L'Afrique du Nord. le Transsaharien*, coll. Les Chemins de fers de la France d'Outre-Mer. Ed. La Régordane, Chanac. 1992.

BILLARD L., VERGNIAUD F., BALENSI E.: *Les Ports et la navigation de l'Algérie*, Cahiers du Centenaire, Larose, 1930.

DEN (colonel) et DENIZET J.: *Les Liaisons maritimes et terrestres de l'Algérie*, Cahiers du Centenaire de l'Algérie, tome VIII. 1930.

Documents relatifs au classement et au tracé des lignes ferrées de la province d'Oran, Imp. de Pothier, Oran.

FORESTIER G.: *Notice sur les chemins de fer algériens*. Imp. Giralt, Alger, 1900.

JARRIGE P.: *L'aviation légère en Algérie 1909-1939*, auto-édition. Saint-Ferreol. 1990.

JUSSEAU PAUL: *Les Chemins de fer algériens. Regards sur l'Algérie*. 1956.

LACOSTE L.: *La colonisation maritime en Algérie*, Collection du Centenaire. Larose. Paris, 1931.

LARTILLEUX H.: *Géographie universelle des transports*, tome 3, Afrique du Nord, Chais. Paris, 1949.

LAURENT Paul: *Les ports maritimes algériens*. Alger, 1942.

POGGI Jacques: *Les Chemins de fer d'intérêt général de l'Algérie*. Collection du Centenaire, Larose, Paris. 1931.

SALINAS Michèle: *Voyages et voyageurs en Algérie 1830/1930*, Privat, Toulouse. 1959.

SCOTTI Edouard: *Le port d'Alger*, plusieurs études sur le port d'Alger, notamment son expansion sous la III^e République et après la deuxième guerre in *L'Algérieniste*, n° 51, 52, 53 et 54 de septembre 1990 à juin 1991.

LES TRAVAUX ET LES JOURS

Office chérifien des phosphates Ministère des affaires étrangères (archives).

Maroc Essai d'histoire économique, Mohammed Salahdine (L'Harmattan 2000).

DUSSERT B. et BETIER G. *Les mines et les carrières en Algérie*, Alger, 1932.

Exploitation du Djebel-Kouif, Compagnie des phosphates de Constantine, 1929.

FAVROT Ch. H.: *Sahara*, Presses Hélios, Lausanne, 1958.

FONTANEAU PIERRE: *L'électrification de l'Algérie*, Librairie Sirey, Paris, 1952.

GOURINARD Y. et THEVENIN J.: *Le Barrage de l'Oued Fodda in La géologie et les problèmes de l'eau en Algérie*, t. 1, éléments de technologie des barrages algériens, Carbone, Alger, 1952.

Industrialisation de l'Afrique du Nord, Armand Colin, Paris, 1952. Introduction de G. Leduc, textes de Chevalier,

Dumont, Lacharriere, Spillman, etc.

JOLEAU: *Le Pétrole dans l'Afrique du Nord in Revue pétrolière*, 1926.

KILIAN CONRAD: *Au Hoggar, Étude géologique et morphologique*. Paris, 1925.

LAYE Yves: *Le Port d'Alger*, L. Rives, Alger, 1951.

LEGEAIS Jean: *Le Pétrole en Algérie*, Imbert, Alger, 1951.

MAINGUY M: *Le Pétrole en Algérie*, Le Cerf, Paris, 1958.

« ENSE ET ARATRO »

BRICHET J.: *Les Arbres fruitiers et la production des fruits en Algérie*, Imp. Algérienne, Alger, 1931.

CHARLES G. *Le vignoble et sa reconstitution*, Carbonel, Alger, 1946.

DEBRIEU Marcel: *L'Elevage en Algérie*, Vollot, Alger, 1947.

DEJERNON F: *La Vigne en Algérie, Impr. et lithographie Véronèse*, s.d.

DELACARTE: *Les Primeurs d'Algérie*, Dunod, Paris, 1950.

DÉLÉGATION GÉNÉRALE: *Les Grands Secteurs de l'agriculture algérienne*, Imp. Crété, Paris, 1958. h.

MARES PAUL: *L'agriculture en Algérie*, Alger, 1889.

MESSERSCHMITT PAUL: *Vignes et Vignerons*, Carbonel, Alger, 1944.

MINISTÈRE DE L'ALGÉRIE: *L'œuvre agricole française en Algérie*.

- *Perspectives décennales et développement économique de l'Algérie*. Imp. officielle, Alger, 1958.

- *Que représente l'Algérie pour les finances ?*

MOLLARD G.: *L'évolution de la culture et de la production du blé en Algérie de 1830 à 1939*, Larose, Paris, 1950.

REBOUX P.: *Et voici les vins d'Algérie*, Agence française de l'Algérie, Alger, 1945.

SAINT-GERMES J.: *Économie algérienne*. Bibliothèque de la Faculté de Droit, Maison des Livres, Alger, 1955.

SOIGNER, GUÉRIR

Les médecins français au Maroc 1912-1956 Marie-Claire Micouleau-Sicault (L'Harmattan 2001)

Maroc médical n° spécial 1951 OMS bulletin 1950 Institut Pasteur archives 194161947

Archives personnelles Dr Sicault

ANDARELLI Loos, LEJEUNE ROBERT, MAZELLA JEAN: *Le rôle des médecins de la Santé dans la lutte contre le paludisme, la tuberculose, les ma-ladies épidémiques*. Syndicat des Médecins de la Santé, Journées de la Santé Publique. Alger, 1955.

FERY RAYMOND: *Organisation de la lutte contre le trachome en Algérie (Assistance médicale aux indigènes)*, thèse de doctorat, Paris. 1937.

Médecin chez les Berbères, L'Atlantique, Versailles, 1985.

L'œuvre médicale française en Algérie, préface du professeur Félix Lagrot, Gandini, Calvisson, 1994.

GOINARD PIERRE: *Algérie. l'œuvre française*, Robert Laffont, Paris, 1984.

- *La Médecine* in *Les Pieds-Noirs*, ouvrage collectif, Philippe Lebaud, Paris, 1982.

GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE: *L'Assistance en Algérie*, Alger, 1922.

- *L'Assistance et l'hygiène publique en Algérie*, Alger, 1927.

- *Effort de l'assistance médicale en Algérie*, Alger, 1934.

Participation des médecins des SAS à l'extension de l'assistance médicale, Alger, 1956.

GUIGON GASTON: *Toubibs du Bled*, Isoard, Salon-cie-Provence, 1967.

MÉMOIRE D'UN ENSEIGNEMENT

Les Lycées français du soleil, Effy Tselikas et Lina Hayoun, Autrement 2003.

AMICALE DES ANCIENS INSTITUTEURS ET INSTRUCTEURS D'ALGÉRIE ET CERCLE ALGÉRIANISITE: 1830-1962, *Des Enseignants se souviennent... de ce que fut l'enseignement*. Privat, Toulouse, 1981.

CARAYON G.: *L'Enseignement technique et professionnel*, 1961, Académie d'Alger (rapport).

Cinquantième de la Faculté des Lettres d'Alger (1881-1931), Carbone, Alger, 1932.

COLONNA FANNY: *Instituteurs algériens (1883-1939)*, Fondation nationale des sciences politiques, Paris, 1975.

COSSON: *Les Instituteurs algériens - la nouvelle législation sur l'instruction primaire en Algérie - Commentaire des décrets des 8 novembre et 9 décembre 1887*, Paris, 1888.

DUPUY A.: *Bouzaréab - Histoire illustrée des écoles normales d'Alger-Bouzaréab*, Alger, 1938.

L'enseignement supérieur à Alger in *Revue Africain* n° 258-259, 3^e et 4^e trimestre 1905.

GALLAND CHARLES de: *Histoire du Collège, du grand Lycée d'Alger et du petit Lycée de Ben Aknoun (1839-1889)*, avec une préface sur l'instruction publique en Algérie, Alger, 1889.

HARDY G.: *Le problème scolaire en Algérie*, Comité de l'Afrique française, Paris, 1937.

Instruction publique en Algérie 1238 - Centenaire de l'Algérie, Archives Nationales d'Outre-Mer.

KLEIN H: *Centenaire du Lycée d'Alger (1833-1933) - Quelques souvenirs*, Imp. Pélissier, Alger, 1933.

LETAINTURIER (sous la présidence de G.): *Voyage d'études en Algérie par les instituteurs de 11 départements*. Imp. Paul Dupont, 1901.

LEYSSENNE P.: *L'enseignement primaire en Algérie*, Paris, 1889.

MELIA J.: *L'Épopée intellectuelle de l'Algérie - Histoire de l'Université d'Alger*. La Maison des Livres, Alger, 1950.

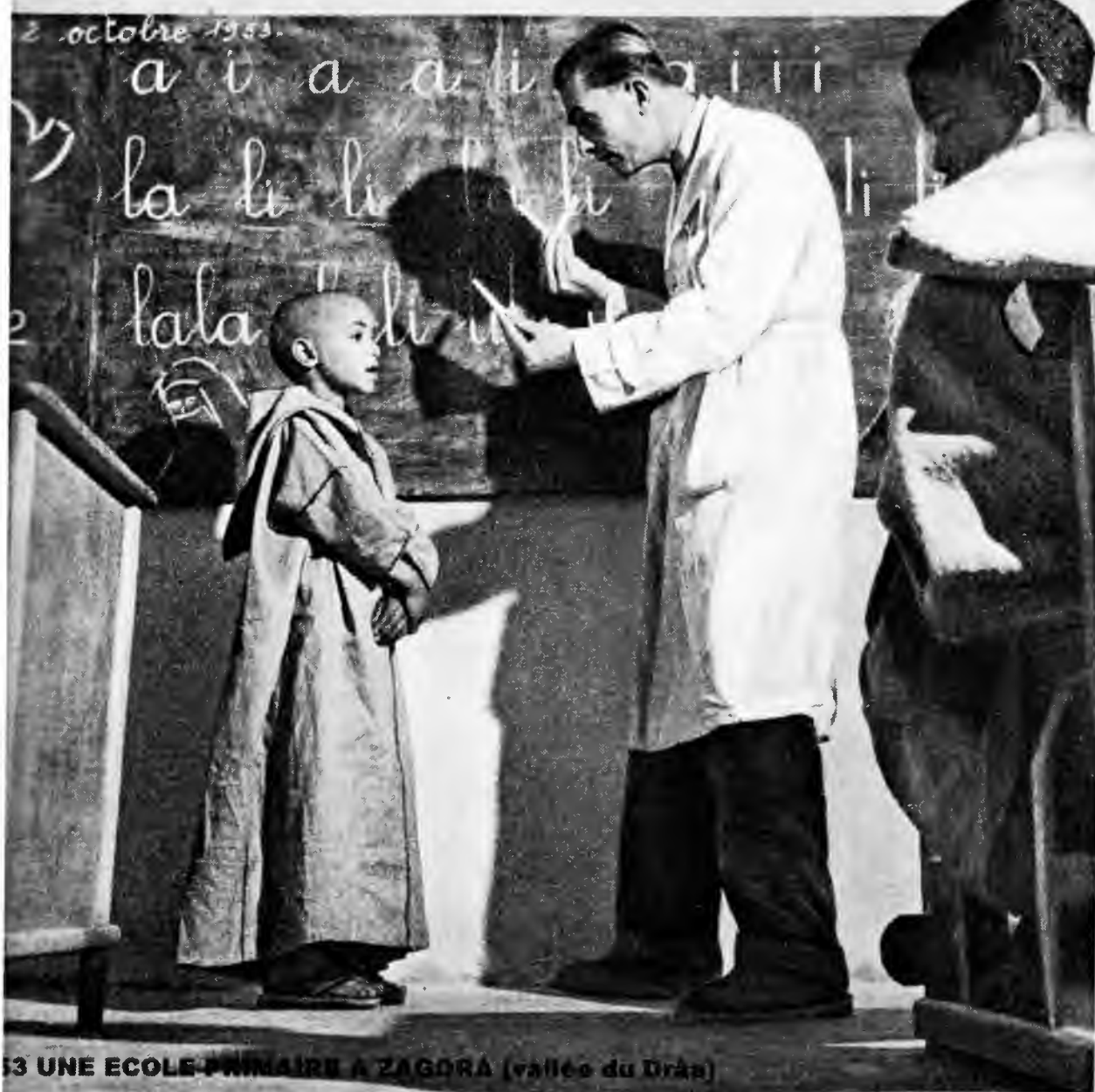


Un courrier sur les pistes du Sud, la diligence symbole d'espoir...

kasbah remplace la hutte des Gaulois



0123456789



13 UNE ECOLE PRIMAIRE A ZAGORA (vallée du Drân)

Une école primaire à Zagora. La kasbah remplace la hutte gauloise.

Repères bibliographiques

Jeanine de la Hogue

**André Suréda, peintre orientaliste,
Algérie, Maroc, Tunisie, Syrie,
Palestine.**

Editions de l'Amateur — 60 €

André Suréda a toujours pensé que c'était le destin qui l'avait attiré vers ces pays du soleil, lui qui était né à Versailles, de parents à l'ascendance espagnole. Son arrière grand-père était ami de Goya, son grand-père proche de Viollet-le-Duc et son père, architecte, était conservateur des monuments historiques. De tout temps, il a désiré être un grand peintre, poursuivant un rêve de beauté orientale. Son talent lui a permis de donner des œuvres très diverses, mais très inspirées par la grâce féminine orientale captant habilement ce qui faisait le charme de ces visages. Il a su également rendre la vérité des mendiants, des *aïssanouas*. Gustave Kahn a su définir cette dualité dans un article « Un peintre de l'Orient », André Suréda, dans *L'Art et les Artistes* de juillet 1921, n° 19.

C'est à cet artiste très complet que Marion Vidal-Bué a consacré un grand album (25x29 cm) de 264 pages illustrées de 350 reproductions, de toiles et de dessins en couleurs et en noir et blanc. Nous ne pouvons que la féliciter de cette initiative. Tout d'abord pour la beauté de cet album qui nous permet d'avoir une impression globale de ce talent si divers et, surtout, pour réparer une sorte d'injustice à son égard, le peintre étant trop peu connu, eu égard à son talent. Ainsi, il a exécuté une série de grandes bibliographies en noir et blanc, rehaussées de pointes de couleurs, série intitulée *La Casbah mystérieuse*. Voici ce qu'en dit Marion Vidal-Bué; « exécution dans une technique brillante, directement à la manière noire, d'après des impressions longuement mûries, parfaitement justes dans la caractérisation des

personnages, des lieux et des architectures, elles offrent un témoignage irremplaçable et tout à fait singulier par rapport à l'ensemble de la production consacrée à la très ancienne ville arabe d'Alger ». Le critique de la *Dépêche Algérienne* faisait remarquer à propos de cette même série: « Tous les grands peintres, depuis leur génial ancêtre et maître Rembrandt, ont, aux heures de sincérité et de recherche, adopté ce moyen de fixer et de répandre autour d'eux les aspects de la nature ou les rêves de leur imagination. Les médiocres ne tenteront jamais cette aventure... Les courageux et les forts seuls quittent un moment la palette pour la pierre et le burin; car il y faut de la décision et de la souplesse, de l'audace et, avec ça, une main experte et une pénétration subtile de la lumière ».

Suréda fut très heureux aussi dans les illustrations de livres des frères Tharaud, Louis Bertrand ou Maurice Barrès, entre autres.

Très intéressé par la communauté juive, il a laissé des témoignages remarquables de cette vie riche en expressions. Également, en avril 1925, le Figaro suggérait que l'on fasse davantage appel au peintre pour ses talents de décorateur: « M. Suréda qui a le sens de la décoration n'est pas assez utilisé dans ce sens ». C'est en 1927 que « plusieurs revues publièrent des articles importants et laudateurs sur le peintre qui avait su, à force de persévérance, de sincérité et d'imagination, imposer la peinture de l'Afrique du Nord et du Moyen-Orient comme partie intégrante des courants artistiques modernes ». Il eut, en 1929, le prix de la Société des Peintres orientalistes français, institué par Charles Cottet dans ses dispositions testamentaires. Il ne put guère en profiter car la mort le prit en janvier 1930 à l'âge de 57 ans et demi. Il avait fait de longs séjours au Maroc et avait

vécu en Algérie où sa famille avait des attaches à Tlemcen; Oran, Alger, la Tunisie l'inspirent aussi. Il a des amis à Oran avec qui il échange une abondante correspondance. Louis Blanchet avait un important magasin de fournitures pour artistes. Ce livre, comme je le disais au début, est extrêmement important. Il nous permet de découvrir ou de mieux connaître un artiste très attachant qui, fort curieusement, très connu et apprécié en son temps, a connu une notoriété un peu moindre que ses contemporains et cela est fort injuste. Merci donc à Marion Vidal-Bué de son texte très documenté et fort bien raconté, du choix des œuvres et des citations de critiques d'art et de lettres fort bien disséminées tout au long du livre.

L'Oued de ma mémoire

par Marc Testud, Editions Siloe, 18, rue des Carmélites 44000 Nantes

C'est un livre fort émouvant. Dans un style à la fois dépouillé et souvent poétique, Marc Testud réussit à faire entrer le lecteur dans la vérité de sa vie. Novi, ce village que nul ne connaît ou n'a connu en dehors de ses habitants, vit là, dans ce livre, avec une intensité incroyable. On pense souvent à Pagnol en lisant les descriptions des paysages. C'est la même manière à la fois sobre et prenante de nous faire partager la vie quotidienne, cette vie qui va basculer d'un seul coup vers le cauchemar. Pas de vaine sensibilité, pas de misérabilisme dans les sentiments exprimés. Seulement de l'« anxiétude », selon le mot d'un professeur qui résume bien l'inquiétude que l'on ne peut exprimer. « Depuis plus d'une génération, nous étions en quelque sorte au balcon de l'histoire. Nous considérions tous ces drames lointains et ces tumultes sanglants comme s'ils se déroulaient sur une autre planète: les insurgés de l'Aurès? Des bandits extraterrestres! Mon village était un périmètre à part où le soleil brille éternellement. C'est du moins ce que ses habitants voulaient croire avec ferveur et naïveté ». La fin de cette « naïveté » est racontée avec pudeur et sensibilité. Le dernier grand chapitre s'intitule « Longtemps après » et c'est le récit d'un voyage pèlerinage à Novi-Sidi Ghiles, à la fois mélancolique et heureux. Heureux d'une sympathie retrouvée, triste d'un passé à jamais

fermé. « Chanson d'exil » où l'imagination tourne en rond, « obstinément, comme autrefois tournaient inlassablement les mulets, attachés à leur guide ». Je suppose qu'après ces quelques lignes, on aura compris que j'ai bien aimé ce livre et que j'espère que d'autres y verront aussi cet amour du pays natal, débarrassé de toutes les scories que d'autres veulent y ajouter.

Constantine au passé...

par Maurice Crétot. Mémoires de notre temps. 28 €

Voici un livre fort original sur une ville qui ne l'est pas moins. Un ouvrage « en souvenir de Constantine, si haut perchée que ses murailles ignorent le fracas des eaux boueuses se bousculant au fond des gorges étroites qui entourent ses pieds ». Très illustré de dessins et de plans de l'auteur et de crayons et aquarelles du père de l'auteur, Raymond Crétot-Duval, peintre orientaliste connu.

Une bourgade berbère nommée Sarim-Batim par les Phéniciens puis, à cause de l'empereur Constantin, Constantina, transformée en Ksantina puis enfin en Constantine. Maurice Crétot fait un retour historique sur le passé depuis l'âge de pierre, puis chez les Phéniciens, les Puniens, les Romains, les Numides, une histoire très illustrée par des dessins évocateurs, les Vandales, puis les Byzantins sont chassés par les Arabes en 680 jusqu'en 1525 où le pouvoir passe aux Turcs. On prête au bey de Tunis qui n'a pu prendre la forteresse, ces mots devenus célèbres: « Bénissez les dieux qui vous ont donné ce site imprenable car partout ailleurs, ce sont les corbeaux qui fientent sur les gens alors que vous, ici, fientez sur les corbeaux ». L'auteur raconte avec textes et dessins la prise de Constantine par les Français en 1837. C'est alors qu'interviennent urbanistes, ingénieurs et architectes militaires pour aménager ce site unique et en faire une ville moderne sans toucher à son caractère. La construction de ponts s'avère indispensable et Constantine devient la ville aux ponts. Traitée de manière originale, la mémoire de cette ville étonnante touchera certainement tous ceux qui ont bien connu ou aimé la cité et piquera la curiosité de ceux qui regretteront de ne pas l'avoir vue.

Sidi-Bel Abbès de ma jeunesse, les alentours

par Louis Abadie — Editions Jacques Gandini, 45 €

Faisant suite à l'ouvrage publié par Jacques Gandini en 1998, ce livre « vous apporte une histoire chronologique de la ville de la Légion, le passé de ces villages où a coulé la sueur des ancêtres, une recension d'événements, un aide-mémoire des dates à retenir, la vie des hommes qui ont illustré cette terre par leur science, leur dévouement ». Et, comme le dit un proverbe oriental : « Ma mémoire se perd mais l'écriture demeure ». Et ceci fait écho à une phrase que j'aime beaucoup redire : « La mémoire passe par l'écriture ». L'histoire, la géographie de cette région sont ici évoquées et largement illustrées. De Aïn-Tindamine à Zegla, ce sont les alentours de Sidi-Bel-Abbès qui sont cités, après l'histoire passée récente de la ville construite par les Français sur un lieu-dit qui restera dans la mémoire de tous comme la ville de la Légion avec la première implantation en 1843. En annexe, une reproduction de l'annuaire téléphonique de Sidi-Bel-Abbès et sa région de 1961-1962. Indispensable pour les Bel-Abbésiens, cet album très illustré sera une source documentaire importante pour les chercheurs de notre histoire.

Les Passerelles de la mémoire

par Dolorès Frasès — Mémoire de Notre Temps. Nouvelles. 15 €

Dans ce livre, l'auteur ne cesse d'emprunter ces passerelles d'une mémoire multiple. Un fil conducteur sert de guide à cette mémoire qui l'amène en Espagne venant d'Algérie, en Grande-Bretagne et, à chaque voyage, c'est Alger qui revient à son esprit, à son cœur. Chaque nouvelle est un pas de plus dans l'évocation de ses souvenirs. Toujours douloureux, amours franco-musulmans. L'auteur est né à Alger dans une famille d'immigrés espagnols. Dans tout ce qu'elle a écrit, se retrouve cette double culture espagnole et française, à laquelle se superpose un attachement très fort à l'Algérie. L'époque chaotique est peuplée d'événements tragiques où l'on sent que l'auteur a puisé l'essence de ses écrits.

Sidi Boîte de Vin

par Hachemi Baccouche — Mémoire de Notre Temps. 24 €

L'auteur de ce roman est écrivain, sociologue et tunisien. Il imagine une histoire, une opération-marabout qui amène un jeune Tunisien, à découvrir, près de Poitiers, la plaine où, lui dit-on, Charles Martel a vaincu les Arabes. Un homme d'affaires s'empare de l'histoire en suggérant de construire un marabout honorant un saint tombé au cours de la bataille et qui deviendrait un lieu de pèlerinage, entraînant de gros profits. A la fois sociologue d'un mythe et escroquerie, cela génère des aventures drolatiques.

Chronique marocaine d'un coopérant

par Jean-Claude Gaussant, Mémoire de Notre Temps. 18 €

L'auteur, après avoir passé une licence d'histoire, part à Khemissat, au Maroc, comme coopérant au service national. D'étudiant, il devient enseignant. En outre, il envisage de préparer un diplôme d'études supérieures, basé sur l'étude du cuivre. Même si ce diplôme qu'il réussira plus tard n'était pas passionnant, il lui a permis de mieux connaître le Maroc et, dans son livre, il fait une chronique du parfait coopérant, n'omettant aucun détail et faisant part de toute sa curiosité. Il a passé cinq ans au Maroc comme coopérant et le bilan de ce séjour lui a paru très positif.

Tumpie, dite Joséphine Baker

par Michèle Barbier, préface d'Akio Bouillon. Editions Alan Sutton. 20 €

Michèle Barbier a vécu deux années auprès de Joséphine Baker et a bien connu les enfants qu'elle et Jo Bouillon, son mari, avaient adoptés. L'un d'eux, Akio, dit dans sa préface : « Michèle Barbier propose une vision juste de la personnalité de ma mère. Son témoignage n'est pas seulement un recueil de souvenirs, c'est également un hommage rendu à une femme qu'elle a bien connue. Elle a partagé un moment de son existence, sans doute l'un des plus difficiles. Cet ouvrage rend ma mère humaine, vivante ». Le personnage que nous découvrons dans ce livre, nous devient familier

grâce à Michèle Barbier et nous comprenons mieux combien elle a souffert de perdre sa demeure, les Milandes. Nous apprenons aussi le rôle qu'elle a joué dans la Résistance et au Maroc auprès des Alliés. Et aussi pourquoi on lui a fait des funérailles militaires, l'honorant ainsi de manière officielle.

Ces merveilleux fous du cirque

par Michèle Barbier, dessins de Paule Garrigue, éditions Alan Sutton, 21 €

Michèle Barbier, qui a été l'amie de Joséphine Baker, a eu aussi une vie consacrée au cirque, le cirque Arena, le cirque Messidor, le célèbre Gala de la Presse qu'elle avait créé. Dans cet ouvrage, elle fait revivre les grandes figures du cirque et tout d'abord, elle écrit une petite histoire du cirque qui, s'il est vraiment apparu au XVIII^e siècle, a eu des ancêtres bien lointains : 2400 avant J.C., nous dit-elle. « Peuples antiques, marchands moyenâgeux, gens de cour, bourgeois, prolétaires ont toujours rencontré leur public. » Au-delà des acrobates, Michèle Barbier nous raconte les grandes figures du cirque, le cirque Napoléon, Barnum et bien d'autres jusqu'aux cirques traditionnels, Pinder, Bouglione, les frères Amar, le cirque Medrano, Achille Zavatta, Alexis Gruss. Puis, viendront les modernes que nous ne citerons pas pour vous laisser le plaisir de les découvrir en lisant le livre de Michèle Barbier jusqu'à la grande parade finale et les superbes illustrations qui terminent le livre, à la fois plein d'intérêt et de documentation divertissante.

Récits autour d'Oran

par Edgard Attias, Mémoire de notre Temps. 24 €

Quatrième ouvrage que l'auteur consacre à sa ville natale, Oran, celui-ci est fait, dans une première partie, de dossiers sur des questions, des faits, la circulation et les transports en commun, le port, les environs, la culture, les loisirs, les musées. Dans la seconde partie, l'auteur aborde des anecdotes, une description des lieux devenus mythiques et bien des choses fort intéressantes. Une mine pour découvrir Oran, un grand plaisir même s'il est mêlé de nostalgie pour ceux qui sont nés dans cette ville ou qui y ont beaucoup vécu. Dans les trois ouvrages pré-

cedents, l'auteur contait l'histoire d'Oran : *La Saga de l'eau, Oran et l'abbé Lambert, et Oran de tous les jours 1830-1962* chez le même éditeur.

Les trois cuisines du Maghreb, 600 recettes arabes, juives et pieds-noirs,

par Léon Isnard, préface de Louis Abadie, Les Presses du Languedoc, 17 rue Rigaud, 34000 Montpellier, 18 €, illustration couverture par Julie Dutriez.

Notre ami Louis Abadie a préfacé cet album original de 600 recettes arabes, juives et pieds-noirs. « Voici un livre de cuisine ancien, aux recettes simples, que Léon Isnard destinait, en 1927, aux jeunes filles qui veulent se marier... La première édition de son livre s'intitule *L'Algérie gourmande*, tandis que la seconde qui s'ouvre sur les cuisines de Tunisie et du Maroc, paraît sous le titre *L'Afrique gourmande*, édité chez L. Fouque à Oran en 1924... La cuisine d'Isnard est luxuriante ! Celle qu'on mange sous la tente, assis par terre, chez les Arabes, cohabite avec la cuisine juive. A la cuisine tunisienne, il accole celle de Madame de Maintenon. Les plats provençaux se conjuguent à ceux venus d'Espagne ou du Sud algérien ». A ces recettes qui, en les lisant seulement, vous mettent l'eau à la bouche, Isnard avait ajouté un dictionnaire de cuisine et un vocabulaire français-arabe comportant les mots usités dans l'alimentation du Maghreb. Louis Abadie termine sa préface en disant : « Aujourd'hui, nous avons repris ce livre et l'avons réaménagé pour nos contemporains et... nous l'avons rebaptisé *Les trois cuisines du Maghreb*. L'œil sur le livre, le tablier serré, les ustensiles en main, mettons-nous aux fourneaux ! » Suivons donc le conseil de notre ami Abadie et préparons-nous à nous régaler.

Ptolémée de Maurétanie, le dernier pharaon

par Josiane Lablou et Jean-Pierre Koffel, éditions Dolmen. 25 €

« Nous sommes dans l'Afrique du I^{er} siècle de l'ère chrétienne. Le roi Ptolémée, fils de Juba et de Cléopâtre Séléne, a la particularité d'être, par le sang, descendant des dynasties nord-africaines par son père, égyptienne par sa mère et

romaine par Marc-Antoine, son grand-père... Roman historique, *Le dernier pharaon* met en scène un Ptolémée déchiré entre ses différentes origines et sa soumission à Rome... » Voici un roman historique qui présente une époque charnière et un personnage que les auteurs rendent très attachant. Ce Ptolémée, roi de Maurétanie, qui ne régna qu'une quinzaine d'années et fut assassiné sur l'ordre de Caligula. Les auteurs, par leur style, rendent cette histoire fort agréable à lire. On appréciera également la fidélité aux faits et aux événements historiques.

Tunisie, rêve de partages.

Textes choisis et présentés par Guy Dugas, Omnibus, 25 €

Dans la présentation, Guy Dugas nous dit la raison de cet ouvrage: « En 1933, le libraire Marcel Tournier, inaugurant à Tunis une nouvelle librairie, commanda à un certain nombre d'écrivains français, connaissant le pays, une page autour d'un mot susceptible de définir, à leurs yeux, la Tunisie ». Et Camille Mauclair qui publia en 1936, un récit de voyage *Les Douces Beautés de la Tunisie*, écrivit: « Le mot qui me semble le mieux définir la Tunisie, c'est Douceur... Je n'ai jamais rencontré un ensemble aussi doux que celui de la Tunisie ».

Et Guy Dugas d'ajouter: « Tous les voyageurs l'attestent, il est difficile de ne pas se sentir chez soi lorsqu'on arrive en Tunisie... terre d'accueil, ouverte aux étrangers, aux déracinés, aux apatrides ». Dans ce recueil, nous retrouvons, si différents mais unis par l'amour du pays, des écrivains comme Georges Duhamel et son *Prince Jaffar*, Adrien Palmieri et sa *Chronique des morts* mais aussi Guy de Maupassant, Michel Tournier ou Nina Moati. Et même si l'on ne partage pas tout, on est séduit par l'écriture et l'évocation du pays.

Des anges en bonnet de laine. Mort d'un juste

par Hélène van den Hove. Yvelines Édition. 19 €

« Parfois, le temps multiple est quelque part immobile, parce qu'il s'est arrêté sur un événement qui a changé son cours, justement... Nous aussi sommes multiples et changeants. Seuls

sont monolithiques ceux qu'une pathologie a fixés à tout jamais dans une obsession... Nous sommes surtout façonnés sur un socle, enracinés dans un terreau, d'où nous tirons l'essentiel de ce qui tient ensemble toutes les parts de nous-mêmes, pour faire une personne à nulle autre pareille. Ainsi, au fond de moi, il y a ce socle indestructible que fut mon père. Celui qui m'a fait le don du bonheur. Il y a cette blessure inéffaçable que fut sa mort, avec toutes les interrogations, tous les sentiments qu'il fallut assumer. Comment cela pourrait-il pâlir, s'effacer ». C'est cela même que nous dit notre amie. Sa mère ne s'est jamais remise de la mort d'une petite fille et quand deux autres filles arrivèrent, elle n'avait plus vraiment d'amour. Seule l'une des deux réussit à la toucher. L'auteur, tout en excusant sa mère qu'elle sentait malade, trouve amour et réconfort auprès de son père qui devient à la fois son soutien et son idole. Avec ses souvenirs, Hélène van den Hove nous permet de retrouver les nôtres avec une grande véracité. Avec elle, on admire ce père, ce juste comme elle l'a appelé et dont elle a vécu la fin comme une souffrance extrême. Un livre émouvant qui a dû être très douloureux à écrire mais qu'il lui fallait faire en hommage à celui qu'elle avait tant aimé.

Général Weygand

par Lucienne-Grâce Georges-Guitter — Société des Poètes français, 18, route de Basse-Indre, 44700 Orvault.

Ce texte est celui d'une conférence faite à la Société Académique, Médiathèque de Nantes, le 21 janvier 2006. C'est un hommage à un grand soldat, un grand patriote et, comme nous dit et nous montre l'auteur, « un grand Français, un grand chrétien qui, par le mystère de sa naissance, a retenu plus d'une fois l'attention, que dis-je, la curiosité de ceux qui reconnaissent en lui un personnage hors du commun ». Nous avons toujours grand plaisir à nous associer à un pareil hommage.

Pour terminer cette revue de livres qui vous donneront, je l'espère, des idées de lecture pour vos vacances, voici trois livres étudiés pour vous par Marie-Claire Micouleau Sicault, Maurice Faivre et Edgar Scotti.

ROME EN AFRIQUE DE LA CHUTE DE CARTHAGE AUX DÉBUTS DE LA CONQUÊTE ARABE

*par Christophe Hugoniot, Maître de conférences à l'université de Tours, Champs
Université Flammarion 2000. 16 €*

Pour ceux, amateurs d'histoire, étudiants en lettres classiques, historiens, chercheurs, qui s'intéressent à la présence de Rome en Afrique, cet ouvrage est indispensable. Petit dans sa forme, il est si dense en son fond qu'il cumule toutes les qualités de l'œuvre de référence, sans occulter l'intérêt que les érudits pourront y trouver.

Pour Christophe Hugoniot, il n'est pas inutile de remettre en cause l'état actuel des conceptions sur les modalités de la « romanisation » de l'Afrique. En effet, comme il arrive souvent dans les mouvements historiques, les historiens de l'Indépendance qui se sont penchés sur l'histoire des pays colonisés, se sont employés à renverser l'image très optimiste d'une intégration sans heurt des peuples soumis par Rome. Cette image avait été brossée, au fil des années de la colonisation, par les chercheurs français ou étrangers qui cherchaient « à débusquer derrière le moindre vestige une preuve du succès de Rome. » Il était peut-être nécessaire et mieux adapté au politiquement correct de l'Indépendance de dépoussiérer cette vision parfois un peu systématique.

Cependant, après les polémiques, vint le temps de l'apaisement et d'une conception équilibrée de la présence de Rome en Afrique du Nord, avec la reconnaissance de l'utilité et de la rigueur des travaux de « l'école méthodique » du siècle dernier.

En fait, Christophe Hugoniot s'est attaché à définir le terme de « romanisation » dans son sens large, qui dépasse le seul octroi de la citoyenneté romaine et englobe tous les phénomènes d'acculturation des peuples soumis par Rome.

Pour ce faire, l'auteur s'est donc efforcé d'aborder trois problèmes qu'il définit ainsi: le passage d'une politique de colonisation à une politique d'intégration, du I^{er} siècle avant J. C. au III^e siècle, la question du christianisme et de son rôle qui lui semblent tout à fait déterminants, les ruptures et les continuités de la civilisation

romaine du III^e au VII^e siècle.

Son étude est articulée sur deux modes, un mode chronologique et un mode thématique, le temps historique se trouvant éclaté par la discontinuité des apports et surtout par celle des ruptures.

« Rome en Afrique, ce sont d'abord les hommes [...] *miles, agricola, civis*, ces trois personnages apparaissent dans l'histoire du Maghreb comme des protagonistes qui ont assumé la triple fonction du citoyen romain des premiers siècles de la république »

Dans cet espace en mouvement, un idéal politique permanent pour l'indigène comme pour le colon, celui de la « cité ».

En conclusion, Christophe Hugoniot refuse « une lecture pessimiste et traditionnelle de « la crise de la cité romaine » en montrant que, de même que la décadence urbaine vandalo-byzantine était à nuancer, les Arabes n'ont pas mis la main sur un réseau urbain en ruines mais ont profité d'une armature, léguée par Rome et subsistant en partie. Il remarque également que l'historiographie arabe était très curieuse des monuments romains, voyant là une fascination exercée par la civilisation romaine et un signe de son universalité.

Pour compléter cet ouvrage passionnant, une étude par thèmes (mots, acteurs, lieux), des sujets qui ne pouvaient être détaillés dans le cours du travail sans nuire à sa progression, compose un « glossaire critique » des plus utiles; en somme un outil de travail en même temps qu'un divertissement, au sens pascalien du mot, pour ceux qu'intéressent les « humanités » et la question de la romanisation de l'Afrique du Nord.

Marie-Claire Micouveau-Sicault

Les fruits de mes passions

par Jean-Claude Beton. Souvenirs.

*Avant-propos de Jean-Claude Gaudin,
Maire de Marseille. Préface de Jacques R.
Saade, Président du Directoire CMA-
CGM*

La lecture de cet ouvrage autobiographique nous permet de retrouver l'excellent élève et le bon camarade rencontré en 1941-1942, dans les salles d'études de l'école d'agriculture de Sidi-Bel-Abbès. Cette funeste période de notre histoire nationale ranime pour beaucoup

d'entre-nous le souvenir d'une conjoncture incertaine dans une ambiance lourde de menaces. Période que Jean-Claude traversa avec une rare élégance. Tout en conservant un sens aigu de l'amitié, il aborda les épreuves avec dignité, courage et détermination.

Nous suivons d'autant plus facilement Jean-Claude Beton dans ces années de plomb, que les épreuves traversées par notre malheureux pays, impliquaient pour des jeunes gens de 16 à 18 ans, un engagement civique. Engagement et sacrifices auxquels ils étaient préparés par un entourage familial qui, 22 ans auparavant, sortait de l'hécatombe du précédent conflit mondial.

En novembre 1942, c'est la mobilisation et la guerre. Dans les situations souvent dramatiques qu'il rencontre, il sait conserver une attitude empreinte de dignité, d'honneur et d'humanité dans ses relations avec le vaincu. La guerre c'est aussi la confrontation avec le monde, d'un jeune de Boufarik, qui comme tant d'autres n'était jamais sorti de chez lui.

A la fin de la guerre et après sa démobilisation, il n'oublie pas ceux de ses camarades qui n'en sont pas revenus et dont les noms sont gravés sur une plaque de marbre sous le préau de la cour d'honneur de l'école d'agriculture de Sidi-Bel-Abbès, au bout de la belle allée bordée de palmiers, ouverte sur la route de Détrie.

Durant les « Trente glorieuses », Jean-Claude Beton, au prix de beaucoup de persuasion et d'efforts intelligents, développe « Orangina ». C'est un soda faiblement gazeux, dont la renommée va rapidement franchir la Méditerranée avant de conquérir le monde. En attribuant ce succès à la chance, il passe volontairement sous silence la somme de travail et l'esprit d'innovation qu'il déploya pour faire aboutir son projet. Homme de foi, attentif aux symboles, son ouvrage témoigne de son amour envers sa famille, son attachement à sa patrie, sa fidélité à ses amis. Volontairement très discret sur les sentiments de solidarité qu'il manifesta en 1962, lorsqu'il fallut quitter l'Algérie, durant une autre phase dramatique de notre existence, Jean-Claude Beton recueillit l'admiration et la gratitude unanimes de tous ceux qui travaillèrent à ses côtés. C'est en chef d'entreprise responsable qu'il manifesta sa solidarité en protégeant ou en regroupant en métropole ses

collaborateurs dispersés par le vent de l'Histoire.

Le lecteur trouvera dans *Les fruits de mes passions* des souvenirs, mais aussi des sentiments tels que le goût du travail, de l'effort d'adaptation, de l'innovation, du respect de l'autre, dont nos modernes présidents directeurs généraux, bardés de prestigieux « masters » pourront utilement s'inspirer. Cet ouvrage auquel le zeste de l'orange confère son potentiel de vitamines « C » honore tous les élèves de nos écoles d'agriculture. Sa lecture nous apporte une bonne dose de dynamisme et de bonheur, associée à beaucoup de talent et de travail personnel.

Edgar Scotti

La véritable histoire des Chantiers de la Jeunesse

par André Souyris-Rolland, CERPA,

207 pages.

Constitués le 8 juin 1940 pour encadrer les 92000 appelés des classes 39/III et 40/I, les Chantiers de la jeunesse ont été, sous la direction du général de la Porte du Theil, une organisation paramilitaire, véritable service militaire camouflé, et non pas, comme le prétendent Paxton et Azéma, un mouvement de jeunesse caractéristique de l'idéologie de Vichy. Le général Faivre donne l'essentiel de cette histoire.

Dans la préface, le général d'armée Wilfrid Boone souligne la réussite des Chantiers, qui ont su inculquer aux jeunes Français discipline et foi, amour de la France, espérance de la victoire, et ont contribué au recrutement de la Résistance et de l'Armée française renaissante.

Sis à Châtelguyon, le Commissariat général supervisait 52 groupements de 1500 hommes environ, organisés en 6 régions dont celle d'AFN. Parallèlement, les Chantiers Marine et le mouvement Jeunesse et Montagne de l'armée de l'Air encadrent 12000 jeunes, qui seront ensuite intégrés aux Chantiers.

400000 jeunes des classes 40 à 44 sont passés dans ses rangs, dont un certain nombre de Juifs et d'Alsaciens-Lorrains, déserteurs de la Wehrmacht. Son encadrement, assuré initialement par de jeunes officiers d'active et de réserve volontaires, a été renforcé au début de 1943 par des officiers démobilisés, et par 300 Saint-Cyriens renvoyés d'Aix-en-Provence.

Confronté à un certain nombre de difficultés dues à l'occupation de la Zone libre par l'armée allemande, le Commissariat des Chantiers a résisté avec fermeté. Les principaux épisodes méritent d'en être cités :

- en juin 1942, le plan secret du général Giraud leur confie le maintien de l'ordre en métropole.
 - à la suite de désaccord avec le ministre Abel Bonnard, ils sont transférés en novembre 1942 du ministère de l'Éducation Nationale au Cabinet du Président Laval; celui-ci ne réussit pas à susciter une campagne d'engagement dans la LVE, mais il corrige certaines directives du Commissariat.
 - au début de 1943, le commandement allemand leur impose de replier en Auvergne et dans le Jura les camps des Alpes et du Languedoc.
 - de juin à septembre 1943, ils subissent des contrôles sévères de la Wehrmacht et sont contraints d'envoyer au STO 16 000 jeunes de la classe 42.
 - en septembre 1943, le général de la Porte du Theil s'oppose à l'ambassadeur Krug de Nida qui demande l'envoi de 60 000 jeunes au STO.
 - en octobre 1943, 28 Groupements sont transférés à la Production industrielle et au Détachement forestier des Landes (Secteur bleu), il ne reste que 30 000 hommes dans 18 Groupements verts.
 - en décembre 1943 est mise en place la Mission des Chantiers en Allemagne: 450 cadres dirigés par le colonel Furioux, puis par le commandant Cottin, sont chargés d'encadrer 100 000 détachés du STO dans 277 camps: 42 seront tués par la Gestapo.
 - le 4 janvier 1944, le général de la Porte et plusieurs de ses collaborateurs sont arrêtés: le général est déporté en Autriche où il restera jusqu'en mai 1945; traduit devant la Haute Cour de Justice, il bénéficiera d'un non-lieu en novembre 1947.
 - en février-mars 1944, l'Association des anciens (ADAC) est dissoute en raison de son soutien à la Résistance,
 - le 15 juin 1944, les Chantiers sont dissous, il ne reste que les Détachements encadrés en Allemagne.
- La participation à la Résistance et à la Libération de la France prend des formes variées dès 1940: — camouflage de personnels et de matériels d'armement — renseignement au profit des réseaux du colonel Paillote — liaison avec l'Organisation

de résistance de l'Armée (ORA — soutien du débarquement américain en AFN par le colonel Van Hecke, et constitution du 7^e RCA, du 4^e RTT et de nombreux Centres de mobilisation et d'instruction en AFN — engagement de 700 élèves-officiers à l'École de Cherchell — réorganisation des réserves par l'ADAC — ravitaillement des maquis du Vercors, des Glières, du Mont Mouchet et de l'Ain — participation de nombreuses unités à la Résistance armée — réseaux de renseignement en Allemagne — participation aux campagnes d'Italie (Mont Pico), de France et d'Allemagne (prise de Stuttgart).

Au total, les chantiers d'AFN ont fourni près de 50 000 hommes aux unités de l'Armée d'Afrique. 50 000 engagés volontaires, pour la durée de la guerre, dans les unités FFI, sont issus des Chantiers de métropole. Quant à la classe 43, mobilisée par décret du 8^e janvier 1945, elle a fourni près de 100 000 anciens des Chantiers. Ainsi donc, le 8 mai 1945, 200 000 anciens des Chantiers, formés à la discipline et à la vie en campagne, se trouvent dans l'Armée française combattante.

A côté des responsables qui ont fait l'éloge des Chantiers (les généraux Ely, Giraud, Leclerc, Mast, Laffargue et de Gaulle, les ministres Frenay, Hernu, Joxe, Poniatowski), on citera François Mauriac: «... la seule idée féconde qu'il eût fallu retenir de Vichy, c'était les Chantiers de la Jeunesse. Sous un régime où tout finissait par pourrir, il y eut pourtant de ce côté-là, un commencement de réussite, une amorce de formation dont certains demeurent encore marqués » (*De Gaulle*, 1964).

Maurice Faivre

L'abondance des livres reçus nous oblige à remettre à une prochaine revue le compte-rendu de certains ouvrages. Mais nous pensons qu'il peut vous être agréable d'en connaître la publication.

Publiés par Mémoire de Notre Temps:

Sous le ciel bleu d'Alger par Jean-Louis Martinez — 15 €

Le Tombeau de la Chrétienne par Roger Baret — 18 €

Naissance et disparition d'une communauté juive par Hai William Berrety. 20 €

Que le Bon Dieu y m'aveugle si je mens par Jean-Pierre Hollander — 19 €

Rue Barathon par Mario Bastide — 17 €